

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Année 1934

N° 60

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1934

PAR

André SAKKAS

Né le 31 Octobre 1910, à AGRINION (Grèce)

LE CHEVAL DANS LA GRÈCE ANTIQUE

JURY

Président : M. LENORMANT, Professeur à la Faculté de Médecine.

Assesseurs : M. LETARD
M. ROBIN

} Professeurs à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort.

PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS
23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1934

LE CHEVAL DANS LA GRÈCE ANTIQUE

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Année 1934

N^o 60

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLOME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1934

PAR

André SAKKAS

Né le 31 Octobre 1910, à AGRINION (Grèce)

LE CHEVAL
DANS LA
GRÈCE ANTIQUE

JURY

Président : M. LENORMANT, Professeur à la Faculté de Médecine.

Assesseurs : M. LETARD
M. ROBIN

} Professeurs à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort.

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1934

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Directeur honoraire : M. H. VALLÉE, inspecteur général honoraire des services vétérinaires.

Professeurs honoraires. MM. G. BARRIER, inspecteur général honoraire des Ecoles Vétérinaires ; H. VALLÉE, DECHAMBRE, PETIT.

DIRECTEUR :

M. C. BRESSOU, directeur de l'Institut de Médecine Vétérinaire Exotique.

PROFESSEURS ET CHARGÉS DE COURS

CHAIRES

MM.

- | | |
|--|--------------|
| 1° Physique. Chimie et Toxicologie. Pharmacie. Inspection du lait. | N... |
| 2° Anatomie descriptive systématique, topographique et appliquée des animaux domestiques. Tératologie. | BRESSOU. |
| 3° Physiologie. Thérapeutique générale..... | MAIGNON. |
| 4° Agronomie et hygiène. Botanique et aliments du bétail. Matière médicale..... | SIMONNET. |
| 5° Anatomie pathologique. Histologie. Embryologie. Technique des autopsies. Autopsies médico-légales. Inspection des viandes. Industrie et contrôle des autres produits animaux..... | VERGE. |
| 6° Parasitologie et maladies parasitaires. Dermatologie et séméiologie de la peau. Zoologie appliquée. Clinique des maladies parasitaires et dermatologiques | HENRY. |
| 7° Pathologie médicale. Séméiologie et Propédeutique. Jurisprudence vétérinaire. Médecine légale. Déontologie. Clinique médicale..... | ROBIN. |
| 8° Pathologie chirurgicale. Séméiologie. Médecine opératoire et ferrure. Clinique chirurgicale..... | COQUOT. |
| 9° Pathologie bovine, ovine, caprine et porcine ; maladies des animaux de basse-cour. Séméiologie. Médecine opératoire. Obstétrique. Clinique spéciale | LESBOUYRIÈS. |
| 10° Pathologie générale. Maladies microbiennes et police sanitaire. Microbiologie. Clinique spéciale..... | PANISSET. |
| 11° Zootechnie et appréciation des animaux domestiques, Economie rurale | LETARD. |

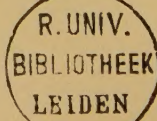
AGRÉGÉS ET CHEFS DE TRAVAUX

MM. BERTHELON, BRION, CARPENTIER, VALADE, GORET, MONVOISIN, MOUSSU.

AGRÉGÉS CHARGÉS D'ENSEIGNEMENT

MM. CORDIER et THIEULIN.

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation, ni improbation.



A MES PARENTS

A MA FEMME

A MON ONCLE N. SPYROPOULOS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LENORMANT

Qui nous fit le grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LETARD

En témoignage de notre gratitude la plus sincère pour la bienveillante considération qu'il a bien voulu accorder à notre initiative.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR ROBIN

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LESBOUYRIES

Respectueux hommages.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR COQUOT

Témoignage de notre reconnaissance.

A TOUS MES MAÎTRES DE L'ÉCOLE D'ALFORT

LE CHEVAL DANS LA GRÈCE ANTIQUE

PRÉFACE

L'Histoire du Cheval et des Cavaliers grecs, c'est l'histoire religieuse, militaire, politique, économique et littéraire de la Grèce antique et de l'ancienne Athènes (Belot : Histoire des Chevaliers romains ; Martin : Histoire des Cavaliers Athéniens).

Chercher à déterminer l'origine du Cheval grec, c'est remonter aux origines du peuple grec lui-même.

Les Aryens de l'Asie Mineure s'établirent du massif de l'Arménie au Tauros et à la mer de l'Archipel, se concentrant surtout dans la partie arrosée au Nord par le Sangarios, au sud par le Méandre, pays auquel on donna le nom de Phrygie.

Les traditions antiques et la critique moderne s'accordent à désigner les Phrygiens comme le principal trait d'union entre les Hellènes et les Aryens.

Ce vaste plateau phrygien peut être considéré comme le berceau du grand peuple phrygio-hellénique. C'est là qu'après le départ des Italiotes, les Grecs sont restés, formant d'abord une branche de la nation phrygienne, et plus tard un peuple indépendant. La population en excès finit par déborder ; le flot, partagé en plusieurs courants, s'avança vers l'Ouest jusqu'à la mer et la franchit (E. Curtius, Histoire grecque, tome 1, pages 38-39).

Ce mouvement se partage en deux périodes : un premier courant amena les Pélasges, qui occupèrent le littoral de l'Asie Mineure, la Propontide et sur l'autre bord, tout le pays, depuis la Thrace jusqu'au cap Ténare.

A la suite de cette première invasion, arrivèrent une à une d'autres peuplades. Certaines pénétrèrent par l'Hellespont et parmi elles se trouvaient les ancêtres des Doriens. Les autres descendirent jusqu'à la côte de l'Asie Mineure et de là se répandirent dans l'Archipel. Celles-ci furent les ancêtres des Ioniens (E. Curtius, Histoire grecque, tome 1, pages 39-40).

L'origine aryenne de la civilisation pélasgique paraît indéniable.

Les Pélasges étaient arrivés par mer d'Asie Mineure en Grèce, puisque Hérodote dit positivement que « avant de passer en Attique, les Pélasges avaient demeuré à Samothrace et avaient appris les Mystères aux habitants de cette île ».

CHAPITRE PREMIER

ANTIQUITÉ DE L'USAGE DU CHEVAL CHEZ LES ARYENS D'ASIE-MINEURE INTRODUCTION DE CE CHEVAL EN GRÈCE

En ce qui concerne l'antiquité de l'usage du cheval chez les peuples d'Asie Mineure, on trouve quelques renseignements dans Diodore ; d'abord, en ce qui concerne les juments de Diomède, roi des Thraces. « Elles étaient si indomptables qu'on leur avait donné des mangeoires d'airain et si fortes qu'on était obligé de les tenir avec des brides de fer... Amenées devant Eurysthée, les juments furent consacrées à Junon. Leur race subsista jusqu'au règne d'Alexandre le Macédonien » (Diodore IV, 15).

Le Cheval Cnéius Séius, descendant des chevaux de Diomède, fut acheté pour cent mille sesterces par le consul Cornélius Dolabella, puis par Cassius, et puis par Antoine ; il était né à Argos ; donc les chevaux subsistèrent longtemps après l'époque d'Alexandre.

Un autre fait qu'on trouve dans Diodore, se rapportant plus directement à l'antiquité de l'usage du cheval chez les peuples d'Asie Mineure, est l'Histoire du roi du Péloponèse, Œdromaüs, vaincu à la course de chars, à laquelle il défia successivement chacun des prétendants de sa fille, par Pélops, fils de Tantale, qui était fils de Jupiter, habitant en Asie, la contrée que l'on appelle aujourd'hui la Paphlagonie (Diodore IV, 74).

Nous trouvons d'autre part dans Pindare la même tradition, qui, dépouillée de son revêtement poétique et allégorique, signifie que le Lydien Pélops à la barbe noire, ancêtre d'Agamemnon et du blond Ménélas, arriva en Elide avec des coursiers venus comme lui d'outremer, d'Asie Mineure, et que ces chevaux avaient assez de vitesse et de fond pour vaincre ceux d'Œnomaüs, dans une course de chars depuis Pise, sa capitale, jusqu'à l'autel de Neptune, situé dans l'isthme de Corinthe.

Suivant l'Iliade, les plaines de la Troade étaient fécondes en coursiers (XVI), les Troyens étaient d'habiles dompteurs de chevaux (III).

On voit à la fin du chant II que la plupart des peuples venus au secours de Troie, assiégée par les Grecs, habitaient l'Asie Mineure. Tous leurs chefs et une partie de leurs soldats possédaient des chars de guerre.

Nous en trouvons de nombreuses preuves :

Asios, fils d'Hyrtaçe, que de grands et superbes — αἰθωνες — coursiers ont amené d'Arisba, fut tué par Idoménée, qui a ensuite tué Phaistos, fils du Méonien Boros (Méoniens, ancien nom des Lydiens) (Hérodote, tome I et VII (Chants II, VII, VIII).

Pandaros, fils de Lycaon, venu de Zébie, au pied du mont Ida, parle à Enée, chef des Dardaniens, des onze beaux chars et vingt-deux chevaux de son père.

Pandaros a été tué par Diomède, mais ses chevaux sont enlevés et conduits vers la flotte (V).

Sarpédon, chef des Lyciens, « peuple lointain que baigne le Xanthe rapide » (II), meurt à côté de son char, en présence de son cousin germain Glaucos (XVI), fils d'Hippoloque (XVII), qui partageait avec lui le commandement des Lyciens.

Hector, chef des Troyens, excite ses chevaux en ces termes : « Xanthe, Podagre Æthon, divin Lampos, voici le moment de reconnaître mes soins et ceux d'Andromaque, fille du magnanime Éétion. Souvent elle vous présente, avant de songer à moi, qui me glorifie d'être son jeune époux, le doux froment et le vin mélangés que vous buvez au gré de vos loisirs. Courage, précipitez-vous, poursuivez ces héros » (VIII).

Dolon révèle à Ulysse et Diomède, parmi les autres peuples d'Asie Mineure venus au secours de Troie, les Phrygiens dompteurs de coursiers, les Méoniens qui combattent sur des chars, les Thraces commandés par leur roi Rhésos dont les rapides coursiers, attachés par des courroies derrière le char, sont volés par les deux héros grecs (X).

Déiphobe, fils de Priam, blessé au bras par Mérion, est entraîné loin de la guerre au lieu où ses coursiers rapides, maintenus par un écuyer, sont restés en arrière (XIII).

Polydamas, après la mort de Clitos, qui conduisait son char, tué par Teucer, frère du grand Ajax, confie son char à Astynoo, fils de Protiaon (XV).

Enée racontant sa généalogie, nous apprend que Dardanos, avant la fondation d'Ilion, avait trois mille cavales errant dans d'humides pâturages ; à leur vue, Borée, enflammé d'amoureux désirs, prit la forme d'un coursier et les fit concevoir. Elles enfantèrent douze jeunes cavales (XX).

Maspéro (Histoire ancienne, page 238) dit que « la plupart des mots qui nous restent des langues de l'Asie Mineure se rattachent à la souche aryenne ». L'observation est justifiée par les noms des guerriers troyens et par ceux de leurs auxiliaires. Ce sont surtout les noms dans lesquels entre le radical hippos (cheval), aussi communs chez les peuples aryens d'Asie Mineure que chez les Grecs, qui méritent d'attirer l'attention.

Parmi les héros Asiatiques, on trouve : Hippoloque, Hippodamas, Hippocoon, parent de Rhésus (Iliade X), Mélanippe tué par Teucer (VII), Mélanippe, fils d'Hicétaon, tué par Antiloque (XV), Mélanippe tué par Patrocle (XVI), Hippoloque, le Troyen, fils d'Antimaque, tué par Lapithe Léontée (XII), Hippotion, père d'un auxiliaire venu d'Ascanie (XIII), le Troyen Hippodamas, tué par Achille (XX), Hippothoos, l'un des fils de Priam (XXIV).

Enfin, le rejeton de Mars, fils de Léthos et chef des Pélasges venus de Larisse au secours de Troie (II), héros qui fut tué par Ajax sur le corps de Patrocle, se

nommait Hippothoos (XVII). Cette Larisse est la cité qui était située près d'Amaxistos, dans le voisinage immédiat des Ciliciens de la Troade (Strabon V, II, 4 ; IX, V, 19, et XII, VIII, 4).

De tout cela, on constate que tous les peuples aryens d'Asie Mineure étaient alors en possession de l'usage du cheval. Les ancêtres des Troyens, seul peuple sur lequel nous ayons des renseignements positifs suffisamment anciens par la généalogie d'Enée, sont même représentés en pleine possession de l'usage du cheval dès l'époque de leur installation en Asie Mineure.

On peut donc conclure que les Aryas sont arrivés avec leurs chevaux dans cette contrée tout aussi bien que dans l'Inde et dans la Perse (Piétrement, page 257).

Ce sont les populations aryennes d'Asie Mineure qui ont introduit le cheval en Grèce (Piétrement, Les chevaux dans les temps préhistoriques, page 295).

La facilité avec laquelle on peut passer d'Asie Mineure en Grèce suffirait à elle seule pour indiquer que les essaims pélasgiques ou proto-grecs amenèrent avec eux leurs chevaux aryens, quand ils vinrent s'établir dans cette dernière contrée. En effet, le Bosphore de Thrace ou Canal de Constantinople n'a que 250 mètres, et l'Hellespont ou Détroit des Dardanelles 1.750 mètres, dans la plus petite largeur, et, d'autre part, les nombreuses îles de l'Archipel sont très rapprochées les unes des autres, toutes en vue les unes des autres. Or, les diverses colonies des migrants aryens d'Asie Mineure avaient de très grandes facilités, dont elles profitèrent, pour passer en Europe par voie de mer, même avant que leur science nautique se fût développée au contact des Phéniciens.

C'est d'ailleurs un fait qui ressort clairement de l'examen des différents mythes dans lesquels l'histoire d'Athénée ou Minerve et surtout celle de Posseidon ou Neptune se trouvent mêlées à celle du cheval. Ces mythes, sous leur forme primitive, ne sont en réalité que l'histoire de l'introduction du cheval aryen en Grèce (Piétrement, p. 296). Parmi les dieux d'origine incontestablement aryenne, on peut citer Posseidon ou Neptune,

Athénée ou Minerve, Zeus, Héra, Arès et Héphestos, Jupiter, Junon, Mars et Vulcain.

Pendant la dernière période des temps héroïques et dans les temps préhistoriques de la Grèce, tous ces dieux étaient complètement anthropomorphisés. C'est ainsi que Neptune parcourait les mers sur son char et commandait aux flots avec son trident ; Minerve était représentée sous la figure d'une guerrière.

Cet anthropomorphisme avait été un résultat relativement tardif des conceptions des poètes et des artistes.

A l'origine, la religion pélasgique et, d'une façon plus générale, la religion aryenne, étaient un pur naturalisme, ou divinisation des phénomènes naturels, des agents physiques, des forces cosmiques. Autrement dit, avant d'être la divinité porte-égide, Minerve avait été uniquement la sophia grecque, mot qui signifie la science prise dans son acception la plus large, c'est-à-dire l'ensemble de toutes les sciences, de tous les arts et de toutes les industries. Avant d'être le dieu armé du trident, Neptune avait été uniquement la mer, l'onde salée, puis la navigation. Homère, en lui donnant l'épithète de γαίολος « qui enveloppe, qui embrasse la terre » (Iliade, IX, vers 183), témoigne suffisamment que, pour lui, Neptune était la mer.

Virgile dit dans les Géorgiques (liv. 1, vers 11-13 et 18-19) : « Et toi, Neptune, par le puissant trident de qui la terre frappée produisit pour la première fois le cheval frémissant... et toi, Minerve, inventrice de l'olivier ».

Le poète fait ici allusion à une ancienne légende grecque qui nous a été conservée par Servius, dans un passage de son Commentaire sur Virgile, et dont voici la traduction : « Telle est cette fable : quand Neptune et Minerve prétendirent donner leur nom à Athènes, les dieux décidèrent que la ville prendrait le nom de celui qui ferait aux hommes le présent le plus utile. Alors Neptune frappa le rivage et en fit sortir le cheval, animal propre à la guerre ; Minerve, d'un coup de lance, créa l'olivier, emblème de la paix et reconnu le meilleur » (Servius O. C., p. 60).

Prise à la lettre, cette légende signifierait que Neptune fut le créateur du cheval et Minerve la créatrice de l'olivier ; mais il est clair qu'ainsi présentée, cette légende cache, sous un revêtement purement poétique et relativement récent, un fait réel qu'il reste à déterminer, puisque ni Neptune ni Minerve ne sont des divinités créatrices dans la cosmogonie hellénique. Le fait en question a du reste été représenté sous cette forme emblématique aussi bien par les artistes que par les poètes, et une preuve de son importance capitale dans l'histoire d'Athènes, c'est qu'il avait fourni le sujet décoratif de l'un des deux frontons du Parthénon, comme nous l'apprend Pausanias (Pausanias. Description de la Grèce, 1, 24, + I, p. 164-7) (Piétrement, Le cheval dans les temps préhistoriques).

Minerve n'étant pas la créatrice de l'olivier, certains auteurs modernes ont supposé qu'elle l'avait importé en Grèce et que c'est là le vrai sens caché sous le mythe de sa dispute avec Neptune. Pour Piétrement, l'olivier, arbre naturel à tout le bassin méditerranéen, n'a point été importé en Grèce. Piétrement se base pour soutenir cette thèse sur la remarque suivante de Diodore : « On attribue à Minerve la culture des oliviers, qu'elle communiqua aux hommes aussi bien que l'usage de leurs fruits. Car, avant elle, l'olivier était laissé inculté parmi les arbres sauvages et on n'en avait aucun soin » (v. 73). L'arboriculture est un art très ancien et dès le temps de Diodore, il y avait déjà « des oliviers greffés sur des oliviers sauvages » jusque dans la petite île de Pityuse, aujourd'hui Iviça (v. 16).

Cet exemple montre une fois de plus qu'en général, pour avoir la vraie explication d'un mythe, il ne faut point s'arrêter à la conception anthropomorphe des divinités, il faut remonter plus haut jusqu'au naturalisme primitif. Si Pindare et Pausanias ont pu dire que Minerve a donné un mors à Bellérophon, qu'elle lui a appris à s'en servir et à dompter Pégase, considéré comme un cheval ailé, c'est parce que la fabrication des mors et le dressage des chevaux sont réellement des arts, et que

Minerve est la personnification de toute science, de tout art, de toute industrie.

Enfin, c'est évidemment parce que l'équitation est l'une des branches de la science que l'un des surnoms de Minerve était Hippias ; ce qui avait fini par donner lieu à une légende plus poétique, que Pausanias raconte ainsi : « La statue (de Minerve) qu'on voit maintenant à Tégée, a été apportée au bourg des Manthuriens, qui lui donnent le nom d'Hippias, parce que, suivant eux, dans le combat des dieux contre les géants, Minerve poussa ses chevaux et son char contre Eucelade » (Pausanias, Descript. de la Grèce, VIII, 44 ; t. IV, p. 539).

Minerve était donc réellement la déesse de l'équitation, et c'était une conséquence naturelle de la conception primitive qui lui avait donné naissance.

Néanmoins, Diodore dit encore (V. 69), à propos des Crétois : « On attribue aussi à Neptune l'art de dompter les chevaux et l'enseignement de l'art de l'équitation ; ce qui lui a valu le surnom d'Hippius ». On lit dans le 21^e Hymne homérique : « Pour toi, Neptune, les immortels ont divisé les honneurs en deux parts ; ils t'ont donné d'être dompteur des coursiers et sauveur des vaisseaux ». Pausanias dit de son côté : « Ce dieu (Neptune), outre les noms que les poètes lui ont donnés, en a plusieurs autres particuliers à chaque pays dans lequel il est honoré. Les surnoms qu'on lui donne partout sont ceux de Pélagius, d'Asphalius et d'Hippius. On allègue beaucoup de raisons différentes de cette dernière dénomination ; ma conjecture à moi, est qu'elle vient de ce qu'il est l'inventeur de l'art de dompter les chevaux. Nous voyons en effet dans Homère que Ménélas, lors du combat à la course des chars, dicte à Antilochus une formule de serment par ce dieu : « Tenant la main sur tes chevaux, jure par le puissant dieu de la mer que tu n'as usé volontairement d'aucune fraude pour entraver la course de mon char » (Pausanias, Descript. de la Grèce, VII, 21 ; t. IV, p. 172, et Homère, Iliade XXIII, p. 335).

En donnant à Neptune le titre de dompteur de chevaux, les poètes l'ont fait empiéter sur les attributions

de Minerve, et ils lui ont encore fait jouer un rôle que ne justifie nullement la nature originelle de ce dieu ; car la mer n'a pas plus dressé que produit les chevaux ; et si Pausanias a admis que le surnom de Hippius, donné à Neptune, vient de ce qu'il fut l'inventeur de l'équitation, c'est évidemment parce que cet érudit, d'ailleurs estimable, n'a pas su voir au delà de la fiction poétique, et relativement récente, qui vient d'être signalée dans le 21^e hymne homérique.

Le défaut de perspicacité de Pausanias est même d'autant plus manifeste, en cette circonstance, que c'est à cet auteur qu'on est redevable du seul texte qui, à notre connaissance, dénote clairement sur quel fait primitif les poètes ont brodé pour faire de Neptune le créateur et le premier dompteur des chevaux (Piétrement : Les chevaux dans les temps préhistoriques). A l'appui de son opinion, Pausanias invoque en effet le témoignage de Pamphus, le plus ancien des poètes lyriques d'Athènes. On chantait autrefois aux mystères d'Eleusis les hymnes de ce poète antérieur à Orphée ; aucun de ces hymnes ne nous est parvenu ; mais fort heureusement, Pausanias a cité textuellement un vers de Pamphus, dans lequel ce poète appelle Neptune ἱππων τε δωτῆρα νεῶν τ' ἰθυχρη δέμωνων (Pausanias, *Descript. de la Grèce*, VII, 21, t. IV, p. 174), c'est-à-dire « le donateur des chevaux et des vaisseaux à voiles ».

En traduisant ἰθυχρηδέμωνων par « à voiles », nous suivons l'opinion de Clavier, bien que ce sens soit loin d'être certain. Les opinions ont varié et varient encore sur la signification de ce mot, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. Ses racines sont ἰθύς et χρήδεμνον qui vient lui-même de χράς et de δέω. Le sens originel du mot χρήδεμνον voile, pièce d'étoffe qu'on attache sur la tête, justifierait donc l'opinion de Clavier ; mais ce mot a pris consécutivement d'autres acceptions qui permettent aussi de supposer que Pamphus a pu vouloir désigner des vaisseaux au bordage élevé, ou même tout simplement à la proue élevée.

Quel que soit d'ailleurs le sens qu'il faille assigner à l'épithète que Pamphus donne aux vaisseaux, on voit qu'avec ce poète, si ancien, nous sortons des fictions poétiques, incompatibles avec les notions que l'on doit se faire de Neptune, considéré comme la personnification de la mer. Neptune n'est plus ici le créateur ni le dompteur du cheval ; il est seulement le donateur des chevaux et des navires : ce qui signifie clairement que les Proto-Grecs, les Pélasges fondateurs d'Athènes, sont arrivés en Grèce par mer, avec leurs vaisseaux et leurs chevaux. On conçoit d'après cela que, la fiction poétique aidant, Neptune, l'importateur des chevaux en Grèce, y ait reçu le surnom d'Hippius, ou Equestre, et qu'il ait fini par être représenté comme le créateur et le dompteur du cheval... (Piétrement. Les chevaux dans les temps préhistoriques).

Considérant que les chevaux ont été importés en Grèce par mer, quelques auteurs en ont inféré que ces animaux y sont arrivés pour la première fois, soit avec les colons égyptiens, soit avec les colons phéniciens. Pour qu'il en ait été ainsi, il faudrait que les Egyptiens et les Phéniciens eussent précédé les Pélasges en Grèce, ce qui a été quelquefois admis ; tandis qu'en réalité, on ne saurait trop le répéter, les Pélasges furent le premier peuple civilisé qui immigra dans cette contrée.

D'après Pausanias (Descript. de la Grèce, 1, 31 ; t. I, p. 327), il subsistait encore à son époque une tradition d'après laquelle il y avait eu des rois dans l'Attique avant l'arrivée de Cécrops. Cette tradition est en parfait accord avec le dire d'Hérodote (VIII, 44) : « Les Athéniens, quand les Pélasges possédaient ce qu'on appelle maintenant la Grèce, étaient Pélasges ; on les appelait Cranaens ; sous le roi Cécrops, on les nomma Cécropides ; lorsque Erechthée hérita de la souveraineté, ils échangèrent leur nom pour celui d'Athéniens ; enfin, Ion, fils de Xuthus, étant devenu leur chef, ils furent à cause de lui appelés Ioniens ».

Les chevaux des Pélasges furent donc réellement les premiers importés en Grèce.

D'ailleurs, aux époques où Cécrops, Danaüs et autres

anciens colonisateurs partirent d'Égypte et de Phénicie, ces deux contrées ne possédaient pas encore la race de chevaux qui, de temps immémorial, a constitué le fond de la population équine de la Grèce (Piétrement : Les chevaux dans les temps préhistoriques, 1883).

LE TYPE DU CHEVAL INTRODUIT

« Parmi les deux races chevalines asiatiques, c'est celle au front large et plat qui a été domestiquée par les Aryas » (Piétrement).

Strabon nous fait connaître que, dès son temps, et même dès l'époque des Achéménides, il y a plus de vingt-quatre siècles, existaient en Orient deux races chevalines asiatiques ou orientales :

« Cette même partie de la Médie, comme l'Arménie aussi, est très favorable à l'élevage des chevaux. Elle contient notamment, sous le nom d'Hippobotum, une vaste prairie que traverse la grande route allant de la Perse et de la Babylonie aux Pyles Caspiennes et où paissaient, dit-on, au temps de la domination persane, jusqu'à 50.000 juments appartenant aux haras royaux. De ces haras, suivant les uns, des pâturages d'Arménie, suivant les autres, sortaient ces fameux chevaux né-séens, réservés à cause de leur incomparable beauté et de leur taille exceptionnellement grande, pour le service personnel des rois de Perse, mais qui représentaient en tout cas, comme les chevaux parthes aujourd'hui, une race particulière entièrement distincte des chevaux grecs ou autres qu'on voit dans nos pays » (Strabon, XI, XIII, 7) (Description de la Grande Médie).

L'antiquité de l'existence de ces deux races, dans cette région du globe, à l'état de races domestiques bien distinctes, montre qu'elles proviennent réellement de deux races sauvages également distinctes ; en d'autres termes, la division actuelle des chevaux orientaux en deux races n'a pas été produite par le croisement d'une race asia-

tique unique avec une ou plusieurs de nos races européennes, comme quelques personnes pourraient le supposer (Piétrement).

L'origine asiatique des Aryas prouve que leurs chevaux appartenaient à l'une des deux races orientales déjà signalées par Strabon ; et c'étaient du reste les chevaux aryens qui peuplaient déjà la Grèce dans les temps anciens, puisqu'on vient de voir que le cheval domestique y fut introduit d'Asie Mineure par les Aryo-Pélasges, et que leur cheval aryen dut s'y multiplier, envahir la contrée, avec d'autant plus de facilité qu'il n'y rencontra préalablement aucune autre race chevaline domestique.

Il suffit donc de savoir ce qu'étaient les anciens chevaux grecs pour connaître à quel type appartiennent les chevaux aryens. Or, on peut s'en rendre compte en étudiant les productions de l'art grec antique, surtout les nombreux et admirables chevaux du Parthénon, qui ont été sculptés par Phidias et par ses élèves au milieu du v^e siècle avant notre ère, dont les originaux sont aujourd'hui au British-Muséum, et dont l'Ecole des Beaux-Arts de Paris possède d'excellents moulages. Les chevaux du Parthénon, justement placés au nombre des chefs-d'œuvre de la sculpture de tous les temps, appartiennent à celui des deux types orientaux qui est caractérisé par le front large et plat et par le profil rectiligne de la tête, c'est-à-dire au type que Sanson a nommé Asiatique et auquel Piétrement a donné le nom d'Aryen.

« Le cheval aryen a le front large et plat suivi sans aucune espèce d'inflexion par un chanfrein droit : ce qui donne un profil rectiligne à sa tête, sauf que les apophyses orbitaires ou arcades sourcilières, qui sont très saillantes, dépassent de beaucoup le plan du front ; aussi l'orbite est-elle grande et l'œil très expressif. En raison de la largeur du crâne, les oreilles sont très éloignées à la base. Elles sont courtes, fines et droites. La poitrine est large, à côtes arrondies ; la croupe est large, arrondie, se rapprochant de l'horizontale, et la queue est portée loin du corps » (Moulé).

On reconnaît également la conformation du cheval

aryen dans les caractères du cheval exigés par Xénophon (De l'équitation, ch. I) et parmi lesquels on trouve : le front large, l'œil à fleur de tête, les oreilles petites et très éloignées l'une de l'autre à la base, le poitrail large, la côte ample et arrondie, les reins larges et courts, la croupe large et charnue, la tête fine et bien droite, le ventre peu développé. « Ce sont cette finesse de la tête, cette largeur du front, ce profil rectiligne, cette harmonie remarquable alliant l'élégance des formes à la vigueur et à l'énergie », comme l'a écrit Dechambre, que nous retrouvons dans toutes les productions artistiques de l'antiquité grecque, notamment sur les sculptures, malheureusement si mutilées, dont Phidias et ses élèves ont orné les frises du Parthénon.

CHAPITRE II

ANTIQUITÉ DE L'USAGE DU CHEVAL EN GRÈCE

L'ensemble des documents fournis par l'Iliade montre que tous les peuples de la Grèce avaient amené devant Troie des chars de guerre traînés par des chevaux.

Dès qu'Agamemnon, commandant en chef de l'armée grecque, a donné le signal du combat, la terre rend un mugissement terrible sous les pas des bataillons et les pas des coursiers (Iliade, chant II).

Eumède, après Achille, avait les meilleurs coursiers de l'armée grecque (II).

Erechthée, roi d'Athènes, après Nestor, roi de Pylos, savait le mieux « ranger en bataille les chars et les guerriers couverts de boucliers » (II).

Dans le chant VIII, lors d'une panique excitée par Jupiter, alors que les héros grecs prennent la fuite, « Nestor reste seul, son cheval de volée ayant été blessé mortellement au sommet de la tête par une flèche lancée par Alexandre, époux de la blonde Hélène ».

Nestor, s'entretenant après le combat avec Machaon, pasteur des peuples, blessé par Pâris, lui raconte que lors d'une discorde entre le peuple de Pylos et les Epéens (ancien nom des Eléens, Pausanias, Descript. de la Grèce, volume 1, tome III, page 7. Strabon VIII, III, 8 et 9), il prit à Itymonée, qui habitait l'Elide, parmi d'autres animaux, cent cinquante cavales baies et de nombreux poulains à la mamelle, en ajoutant que quatre coursiers de son père Nélée se rendant aux jeux avec

leurs chars furent retenus par le roi des Epéens, Augéas (X).

Achille, après avoir congédié les envoyés d'Agamemnon, chargés de lui présenter des excuses, voyant les Troyens porter la flamme sur les vaisseaux, ordonne à Patrocle de repousser l'attaque en revêtant ses propres armes et en montant sur son propre char (IX) (XVI).

Automédon, commandé par Patrocle, place sous le joug Xanthe et Balie aussi légers que les vents. Au delà du timon, il attache à la volée l'irréprochable Pédase, qu'Achille enleva de la ville d'Eétion (XV).

Pédase, blessé au début du combat par Sarpédon, à l'épaule droite, tombe sur le sable pendant que sa vie s'envole. Automédon avec sa longue épée coupe les longues de la volée. Xanthe et Balie se rapprochent, se redressent et obéissent au frein, tandis que les deux héros recommencent à combattre (XVI).

Dans la suite, Hector monté sur son char, mené par Cébrión, pousse ses coursiers aux pieds solides — *κρατερώνυχας ἵππους* — vers Patrocle.

Patrocle, en le voyant, saute de son char, saisit de la main droite une pierre luisante, hérissée de pointes, la lance avec effort. Elle frappe au front et tue l'écuyer d'Hector, Cébrión, qui tombe hors du char superbe (XVI).

Hector saute de son char, tue Patrocle après un long combat, puis « soudain, il se précipite contre Automédon, brûlant de le transpercer, mais les chevaux immortels, don superbe que les Dieux ont fait à Pélée, enlèvent le héros » (XVI).

Achille s'armant pour venger la mort de Patrocle, Alcime et Automédon attellent les coursiers qu'assujettissent au joug de belles courroies ; ils leur passent le frein dans la mâchoire et étendent les rênes en arrière jusqu'au siège inviolable. Achille, sautant après Automédon sur le char, encourage les coursiers de Pélée : « Xanthe et Balie, illustre race de Podarge, songez à ramener votre maître dans les rangs des Grecs, lorsque nous cesserons de combattre, et ne le laissez pas mort, dans la plaine, comme Patrocle... ». A ces mots, il jette de grands cris et pousse son char au premier rang (XIV).

Dans le chant XX, on voit les chevaux vigoureux piétinant les morts et les armures, comparés à des taureaux qui, réunis sous un joug, foulent, sur le sol uni d'une aire, les épis d'orge blanche. Sous leurs sabots, sous les bandes des roues, jaillissent des gouttes de sang qui souillent l'essieu et le pourtour du char.

Avant le commencement des jeux funèbres en l'honneur de Patrocle, Achille, parlant aux Grecs, fait l'éloge de ses coursiers excellents, immortels, dont Neptune a fait présent à son père, et déclare qu'il n'y prend point part pour ne pas emporter le premier prix dans sa tente (XXIII). Dans la course de chars, dont l'un des cinq concurrents était Ménélas, roi de Lacédémone, ayant son char traîné par son propre cheval Podarge et la jument CÉthé, appartenant à son frère Agamemnon, le prix fut remporté par Diomède, montant un char avec des chevaux troyens ravis à Enée. Le cheval de volée était de robe baie avec une marque blanche, ronde comme la lune sur le front.

LE CHEVAL GREC EN GRÈCE — SA VALEUR PAR RAPPORT AUX CHEVAUX D'ASIE-MINEURE

L'Iliade montre qu'il y avait de très bons chevaux dans toute la Grèce. Glaucos, petit-fils de Bellérophon, donne déjà à l'Argolide l'épithète de « fertile en coursiers » (Iliade VI).

Mais les faits suivants nous paraissent indiquer que les anciens Grecs plaçaient au-dessus des chevaux de la Grèce proprement dite, située au sud du défilé des Thermopyles, les chevaux des provinces situées au nord de ce défilé et ceux de l'Asie Mineure (Piétrement 268).

Cinq héros grecs disputèrent le prix de la course des chars aux jeux funèbres célébrés en l'honneur de Patrocle : c'étaient Mérion, Antiloque, Ménélas, Eumèle et Diomède.

Les chevaux de Mériion devaient être crétois, leur origine étrangère n'étant pas mentionnée par le poète.

Les chevaux d'Antiloque, fils de Nestor, étaient nés à Pylos.

Podarge de Ménélas devait être né à Lacédémone puisqu'on ne mentionne pas son origine, et Æthé avait été donnée à Agamemnon par Echépole, fils d'Anchise de Sicyone, ville du Péloponèse.

Mais les chevaux les meilleurs appartenant aux héros grecs, après ceux d'Achille, étaient les cavales d'Eumèle, nées dans la Piérie, province de Thessalie.

Quant aux coursiers qui firent gagner le prix à Diomède, on se rappelle que c'étaient des chevaux nés au pied de l'Ida, en Asie Mineure, et ravis à Enée.

Aucun de ces chevaux n'était comparable aux trois coursiers d'Achille, parmi lesquels Pédase qui avait été enlevé par ce héros dans la ville habitée par Eétion ; et cet Eétion, père d'Andromaque, régnait à Thèbes, en Cilicie. Pédase était donc un cheval d'Asie Mineure.

Xanthe et Balie étaient également étrangers à la Grèce, puisque Pélée les avait reçus de Neptune. Or, un présent de Neptune est aussi sûrement un objet venu d'outremer qu'un objet fabriqué par Vulcain ou un don de Vulcain est l'œuvre d'un habile forgeron.

En représentant Xanthe et Balie comme nés du souffle du vent, sur les rives du fleuve Océan, Homère fait peut-être allusion aux chevaux de la Lusitanie ou aux chevaux des provinces asiatiques très éloignées, qu'on supposait baignées par l'océan; la légende veut, en effet, que ces animaux, eux aussi, eussent été engendrés de la même façon (Piétrement 268).

L'ÉQUITATION

L'art de monter à cheval en Grèce antique remonte au moins jusqu'à l'époque d'Hercule.

Homère montre à quel degré d'habileté étaient parvenus les cavaliers de son temps. « Tel un habile cavalier,

réunissant de front quatre chevaux, les pousse à travers la plaine, vers la grande ville, en suivant la voie publique ; les hommes, les femmes accourent en foule et l'admirent sans s'arrêter et sans hésiter, il saute, et, tandis que ses coursiers volent, il passe légèrement de l'un à l'autre : ainsi le fils de Télamon parcourt à grands pas le tillac des vaisseaux légers » (Iliade XV).

Ulysse et Diomède s'enfuient au galop, montés sur les chevaux de Rhésos, qu'ils viennent de voler (Iliade X).

Adraste, roi d'Argos, contemporain d'Hercule, ayant eu son char brisé dans un combat, ne dut son salut qu'à son cheval Arion (Strabon IX, II, 11).

Hésiode, dans la description du bouclier d'Hercule, fait aussi remonter l'art de monter à cheval jusqu'à l'époque d'Héraklès. « ...et les festins et les danses emplissaient toute la ville, et des cavaliers couraient autour sur le dos des chevaux » (Hésiode, Le bouclier d'Héraklès, page 47).

Homère montre Nestor prenant part à des courses de chars dans sa jeunesse, et Nélée, père de Nestor, envoyant ses chevaux chez les Epéens ou Eléens, pour y disputer le trépied, c'est-à-dire pour concourir à une course de chars, donnée par Augias, à Elis sa capitale (v. aussi Strabon VIII, III, 30).

Pindare, Diodore et Pausanias nous ont même fait connaître plus haut des courses de chars un peu plus anciennes : celles auxquelles se livrèrent Œnomaüs, roi de Pise en Elide, et Pélops, fils du roi de Lydie.

Pausanias, dans sa description du coffre de Gypsélus, dit que Pisis, Astérion, Pollux, Admète et Euphémus, l'un des compagnons de Jason dans l'expédition contre Colchos, conduisaient chacun un char à deux chevaux, et c'est Euphémus qui a remporté le prix (Pausanias. Descript. de la Grèce, V, 17 ; t. III, 128).

Les premiers jeux funèbres qui aient été célébrés en Arcadie — l'ancienne Pélasgie — le furent à la mort d'Aran, fils d'Arcas, qui était fils de Calisto et de Lycæon, lequel était considéré comme l'un des fils de Pélasgus qui fut le premier homme qui ait existé en Arcadie ; « Je ne sais pas s'il y eut d'autres prix ; mais je

sais tout au moins qu'il y en eut pour la course des chars » (Pausanias. Descript. de la Grèce, VIII, 4; t. IV, page 259).

LES COURSES EN CHAR ET LES COURSES A CHEVAL

L'antiquité de l'usage des courses en char et des courses à cheval est donnée par Pausanias, qui raconte l'histoire des jeux olympiques, les plus anciens, et les plus célèbres de tous les jeux sacrés de la Grèce.

« ...L'honneur de la première institution des jeux olympiques appartient donc à Hercule Idaéen, et ce fut lui qui leur donna ce nom ; il ordonna qu'on les célébrât tous les cinq ans, parce qu'ils étaient cinq frères ».

« Dans la suite des temps, environ cinquante ans après le déluge de Deucalion, Clyménus, fils de Cardys, et descendant d'Hercule Idaéen, étant venu de l'île de Crète dans la Grèce, fit célébrer des jeux à Olympie, et érigea, dit-on, un autel aux Curètes, et particulièrement à Héraclès, l'un de ses ancêtres; il donna à cet Héraclès le nom de Paradaste.

Endymion, fils d'Aéthlius, détrôna Clyménus, et proposa ensuite à Olympie son royaume, pour prix de la course à ses trois fils. Une génération s'était à peine écoulée, quand Pélops fit célébrer des jeux en l'honneur de Jupiter Olympien, avec plus de solennité que tous ceux qui l'avaient précédé. Ensuite, les jeux furent célébrés par Amythaon, cousin germain d'Endymion; après lui, Pélias et Nélée donnèrent la même fête à frais communs; Augéas ensuite les fit célébrer et après lui Hercule, fils d'Amphitryon, lorsqu'il eut pris Elis. Iolas y remporta le prix de la course des chars avec les chevaux d'Hercule et Iassius Arcadien, celui de la course à cheval... Oxylus fit aussi célébrer ces jeux; mais ils furent interrompus après lui jusqu'à Iphitus, qui les rétablit, comme je l'ai déjà dit » (Pausanias, Descript. de la Grèce, V. 8; t. III; p. 51-52).

Pausanias raconte ailleurs qu'à Tégée, en Arcadie, sur l'un des deux cippes⁽¹⁾ de la place publique, on voyait encore de son temps la statue de cet Arcadien « Iasius auprès de son cheval, tenant dans sa main droite une branche de palmier » (Pausanias. Descript. de la Grèce, VIII, 48, t. IV, page 543).

D'après les calculs de Fréret, dans les recherches sur la chronologie de l'histoire de la Lydie (Mém. de l'Académie des Inscript., tome V, 1729, p. 300-302 et 314), c'est en l'an 1326 avant notre ère que les jeux olympiques furent rétablis par Hercule, fils d'Amphitryon. On vient de voir qu'ils furent de nouveau interrompus après le règne d'Oxylus, lequel fut l'un des chefs qui aidèrent les Héraclides à reconquérir le Péloponèse et qui s'y installèrent à côté d'eux (Strabon, VIII, III, 33 et VIII, VIII, 5) quatre-vingt-dix ans après la prise de Troie, c'est-à-dire vers l'an 1190. Ce n'est qu'en l'année 884 qu'Iphitus, descendant d'Oxylus, rétablit définitivement ces jeux, sur l'avis de l'oracle de Delphes, et par les conseils de Lycurgue, pour essayer de faire cesser les divisions intestines qui désolaient la Grèce. Depuis lors, on célébra constamment tous les quatre ans ces fêtes sacrées, qui duraient encore au troisième siècle après Jésus-Christ.

Mais c'est seulement en l'an 776, point de départ de l'ère dite des Olympiades, que l'on commença d'inscrire les noms des vainqueurs sur un registre.

Le rétablissement des jeux par Iphitus ne comporta pas d'abord tous les exercices gymniques ni surtout équestres qu'on y avait vus figurer autrefois ; plusieurs d'entre eux ne furent rétablis que successivement, à des dates indiquées par Pausanias.

La course des chars attelés de chevaux ayant acquis toute leur force fut admise parmi les jeux à la vingt-cinquième Olympiade. Pagondas le Thébain y fut victorieux. Le pancrace et la course à cheval furent mis au nombre des jeux en la trente-troisième Olympiade : le cheval de Crauxidas, Cranonien, passa tous les autres...

(1) Socles.

La Synoris, ou course de deux forts chevaux attelés à un char, fut instituée en la quatre-vingt-treizième Olympiade, et le prix remporté par Evagoras, Eléen. On imagina, dans la quatre-vingt-dix-neuvième, d'admettre aussi au concours des chars attelés de poulains, et la couronne fut décernée à Sabaniades, Lacédémonien. Les chars attelés de deux poulains (Synoris) et les courses de poulains portant un cavalier (Célis) furent ajoutés plus tard. Belistiché remporta le prix de la Synoris des poulains en la quatre-vingt-huitième Olympiade ; Trépolème le Lyeien celui de la Célis, en la cent trente et unième (Pausanias. Descript. de la Grèce, V, 8, t. III, p. 56).

Pour Piétrement, bien que Pausanias ne le dise pas d'une façon explicite, c'est la course des quadriges qui fut rétablie à la vingt-cinquième Olympiade, parce qu'on trouve la mention de quelques courses de chars à quatre chevaux, qui ont eu lieu avant la quatre-vingt-treizième Olympiade, d'après laquelle Cléosthènes d'Epidamne remporta le prix de la course des chars à la soixantième Olympiade (540 ans avant notre ère) ; « il plaça à Olympie sa propre statue, celle de ses chevaux et de leur conducteur, il inscrivit sur les chevaux leurs noms ; les deux en dehors se nommaient Phoenix et Corax ; et les deux contre le timon, Cnacias, à droite, et Samus, à gauche (Pausanias. Descript. de la Grèce, VI, 10 ; t. III, p. 297).

Le passage précité par Pausanias indique plus bas qu'un Miltiades d'Athènes et un Evagoras de Laconie remportèrent à Olympie le prix de la course des quadriges avant ce Cléosthènes contemporain de Cimon. Le fait est énoncé positivement par Hérodote « Miltiades, fils de Cypsèle et frère utérin de Cimon, fils de Stésagore, avait en effet remporté, aux jeux olympiques, le prix de la course des chars à quatre chevaux avant Cimon (Hérodote, VI, 36 et 103). Quant à Evagoras le Laonien (Λάκωνος), ses juments avaient déjà remporté autant de fois le prix que celles de Cimon, mais c'étaient les seules (Hérodote VI, 103).

Callias, l'Athénien, fut aussi, aux jeux olympiques, vainqueur de la course à cheval, et arriva second à la course des chars à quatre chevaux (Hérodote, VI, 121-122). Sa victoire aurait eu lieu à la LIV^e Olympiade, d'après le Scholiaste d'Aristophane cité par Larcher (Chronologie d'Hérodote, page 639).

D'après Hérodote (VI, 125-126), Alcmeon, ayant servi les Lydiens de Sardes, enrichit énormément sa maison; il put ainsi élever des chevaux de course et gagner le prix des quadriges aux jeux d'Olympie. A la génération suivante Clithène, tyran de Sicyone, remporta à Olympie le prix de la course des quadriges : « Les nombreuses courses de quadriges qui viennent d'être signalées n'en ont pas moins été exécutées aux jeux olympiques, avant la XCIII^e Olympiade (408 avant Jésus-Christ), date de la réapparition des courses de chars à deux chevaux, ce qui prouve assez que ce sont bien les courses de quadriges qui ont été rétablies à la XXV^e Olympiade, 680 ans avant notre ère » (Piétrement, 274).

Donc l'usage des courses de chars et celles des chevaux montés remonte jusqu'à l'époque d'Hercule, fils d'Amphitryon. D'autres traditions grecques, que celles sur les jeux olympiques, le prouvent.

Clavier l'a déjà fait remarquer dans les notes de sa traduction de Pausanias, tome VI, pages 61-62 : « Dion Chrysostome (Corinthiens, t. II, p. 107) dit que ces jeux (les Isthmiques) furent institués par Neptune et par le soleil, qui les firent célébrer de concert la première fois... il y eut aussi des prix pour les courses de chevaux : Phaéton fut vainqueur à la course à cheval, et Nélée à celle des chars à quatre chevaux. Hercule y remporta le prix pour le panerace, Orphée pour la cithare et Pollux pour le pugilat ».

CHAPITRE III

BUTS DE L'ÉLEVAGE DU CHEVAL EN GRÈCE

LES QUALITÉS DU CHEVAL GREC

LE CHEVAL AUX JEUX OLYMPIQUES

La science de la production et de l'élevage du cheval, chez les Grecs, avait pour but et pour résultat, de produire des chevaux possédant au dernier point les qualités qui sont indispensables pour le service de guerre, et dont sont de plus en plus dépourvus les sujets prétendus perfectionnés de nos modernes turfistes (Sanson, traité de Zootechnie, 1878). Dans les courses d'Œnomaüs, où se mesurèrent avec lui les prétendants à la main de sa fille, la distance à parcourir était celle de Pise au temple de Neptune, situé dans l'isthme de Corinthe, l'épreuve dépassait cent vingt kilomètres, puisqu'il y a cent vingt kilomètres à vol d'oiseau de l'isthme de Corinthe aux ruines d'Olympie, ville qui avait été bâtie sur l'emplacement de Pise ; cela montre que les chevaux grecs avaient beaucoup de fond, étant capables de supporter de longues fatigues (Piétrement).

D'après Diodore, Alcibiade est mort la première année de la quatre-vingt-quatorzième Olympiade, 404 ans avant notre ère, époque, d'après le même auteur, de la mort du philosophe Démocrite. Dans la même année, Lasthène le Thébain fut vainqueur à la course à cheval. L'espace à parcourir était de Coronée à Thèbes (XIV, II) ; il y avait plus de soixante kilomètres entre ces deux villes.

On sait que les concurrents tournaient douze fois autour de la borne et parcouraient douze fois toute l'étendue du cirque aux jeux équestres d'Olympie, de Delphes et de l'Isthme de Corinthe (Pindare, II^e, III^e et VI^e Olympiques et V^e Pythique; p. 11, 17, 27 et 107 de la traduction Poyard), et il devait en être ainsi aux fêtes de Némée.

Par cette simple indication, ce poète nous apprend que les chevaux grecs possédaient aussi des qualités encore plus désirables, pour les chevaux de guerre, que la résistance aux longues fatigues, qui vient d'être constatée. En effet, la piste de l'hippodrome quadrangulaire d'Olympie avait environ 740 mètres, ce qui ne donnait qu'environ neuf kilomètres pour les douze tours. La distance à parcourir dans les luttes olympiques, aussi bien pour les chevaux montés que pour les chevaux attelés, n'était donc pas tout à fait d'un tiers plus grande que celle qui est parcourue dans les plus longues courses exécutées sur nos hippodromes. Aussi, la principale difficulté des courses sur les hippodromes grecs consistait-elle à tourner douze fois autour de la borne et à changer quarante-huit fois de direction aux coins d'hippodromes très restreints. Pour exécuter convenablement de pareils exercices, il fallait des chevaux très dociles, très maniables, très bien dressés, et surtout doués d'une grande souplesse naturelle (Sanson, *traitee de Zootechnie*, 1878).

Pausanias fournit l'exemple d'une cavale couronnée à Olympie, qui a donné une preuve d'intelligence digne de mémoire. Le fait s'est passé à la soixante-huitième Olympiade (508 avant Jésus-Christ), d'après les registres que les Eléens tenaient des victoires olympiques : « La jument de Phidolas de Corinthe se nommait Aura, à ce que disent les Corinthiens ; il arriva à celui qui la montait de se laisser tomber dès le commencement de la course et elle n'en continua pas moins à courir, tourna suivant les règles autour de la borne, accéléra encore plus sa course lorsqu'elle entendit la trompette, arriva la première vers les Hellanodices et s'y arrêta comme sachant qu'elle avait gagné le prix. Les Eléens proclamèrent Phidolas vainqueur et lui permirent de placer à Olympie la statue de

sa jument » (Pausanias. Descript. de la Grèce, VI, 13, t. III, p. 321)

S'il y avait tant de gloire à remporter le prix de la course de chars, c'était en grande partie parce qu'on risquait de s'y faire tuer ou grièvement blesser, de même qu'on risquait de se faire briser la mâchoire et la poitrine au combat du pugilat ou du ceste ; et tous ces divers exercices avaient, entre autres avantages, celui d'habituer les Grecs à braver les dangers.

LE CHEVAL D'ARMES — MANIÈRE DE COMBATTRE DES CAVALIERS GRECS — AVANTAGES ET INCON- VÉNIENTS DES CHARS DE COMBAT

Homère ne montre pas un seul héros combattant à cheval sous les murs de Troie. Toute la cavalerie de l'Iliade est montée sur des chars, véhicules dont l'usage dans les combats a été décrit et apprécié par César à propos des peuples de l'île de Bretagne.

César dit en effet de ces peuples : « Voici leur manière de combattre avec ces chariots : D'abord ils les font courir sur tous les points en lançant des traits ; et, par la seule crainte qu'inspirent les chevaux et le bruit des roues, ils parviennent souvent à rompre les rangs. Quand ils ont pénétré dans les escadrons, ils sautent à bas de leurs chariots et combattent à pied. Les conducteurs se retirent peu à peu de la mêlée et placent les chars de telle façon que, si les combattants sont pressés par le nombre ils puissent aisément se replier sur eux. C'est ainsi qu'ils réunissent dans les combats l'agilité du cavalier à la fermeté du fantassin ; et tel est l'effet de l'habitude et de leurs exercices journaliers que, dans les pentes les plus rapides, ils savent arrêter leurs chevaux au galop, les modérer et les détourner aussitôt, courir sur le timon, se tenir ferme sur le joug, et de là s'élancer précipitam-

ment dans leurs chars » (César. Guerre des Gaules, IV, 33).

Sauf l'habitude de courir sur le timon, qui aurait présenté de sérieuses difficultés sur les chars grecs et asiatiques ouverts uniquement à l'arrière, les Héros d'Homère combattaient absolument comme les Bretons insulaires de César. Les extraits précités de l'Iliade ne laissent aucun doute à cet égard. Ces héros, comme plus tard les Parthes et de nos jours les Arabes, avaient d'ailleurs en égale estime la vivacité de l'attaque et la rapidité de la retraite, comme achèvera de le montrer le passage suivant, dans lequel Diomède dit à Nestor : « Monte sur mon char, tu sauras ce qu'est la race des coursiers de Tros, aussi prompts dans la plaine à poursuivre l'ennemi qu'à lui échapper. J'ai pris un jour à Enée ces arbitres de la fuite » (Iliade, VIII, p. 106).

Le mode d'attelage habituel des chars de guerre, chez les Grecs, ainsi que chez les peuples Aryens d'Asie Mineure, dans les temps homériques, était celui à deux chevaux. En effet tous les chars de guerre mentionnés dans l'Iliade sont attelés de deux chevaux, exception faite du char d'Hector attelé de quatre chevaux, et des chars de Nestor et d'Achille attelés de trois chevaux, dont l'un était un cheval de volée.

Le char d'Achille allant venger la mort de Patrocle était attelé de deux chevaux.

Les inconvénients de l'usage des chars de guerre étaient nombreux. Entre autres, il suffit de faire observer que cette façon de combattre était extrêmement onéreuse, en ce sens qu'il fallait au moins deux chevaux et deux hommes pour fournir un combattant.

L'ABANDON DES CHARS DE GUERRE POUR LE CHEVAL MONTÉ

Durant la longue période comprise entre l'aurore des temps historiques et les derniers siècles de l'ère ancienne, l'usage des chars de guerre et celui des chevaux montés

pour le combat ont été successifs, au lieu d'être simultanés comme dans d'autres contrées (Piétrement. Les chevaux dans les temps préhistoriques, 1883, p. 293-94).

A l'époque de Cyrus et des autres rois achéménides de la Perse, on ne rencontre plus que des chevaux montés, dans les armées des Grecs et des peuples de l'Asie Mineure.

Le passage de l'usage des chars de guerre à celui des chevaux montés paraît s'être opéré à une époque qu'il est difficile de fixer avec précision, pendant la période comprise entre la guerre de Troie et le début des guerres médiques, c'est-à-dire entre le ^{xiii}^e et le ^{vi}^e siècles avant notre ère (Piétrement, 282).

Les chariots armés de faux, utilisés par Antiochus le Grand à la bataille de Magnésie, en l'an 191 avant Jésus-Christ (Tite-Live, XXX, VII, 40-42) et par Mithridate, contre les Romains, n'étaient que des efforts infructueux pour rétablir l'usage des chars de guerre en Asie Mineure, remplacé depuis longtemps par celui de la cavalerie proprement dite (Piétrement, 282).

En effet, Hérodote dit qu'après la bataille de Ptérie en Cappadoce (545 avant J.-C.), Cyrus, devant Sardes, voyant les Lydiens rangés en bataille, trouva leur cavalerie redoutable; sur le conseil du mède Harpage, il réunit toutes les chamelles de son armée, et y mit en selle des hommes équipés comme des cavaliers. Ces chamelles formèrent la première ligne de Cyrus et furent opposées à la cavalerie lydienne.

Cette tactique s'explique : le cheval, en effet, prend ombrage de la chamelle; il ne peut supporter ni son aspect, s'il l'aperçoit, ni son odeur, s'il vient à la flairer; En effet, dès que commença l'engagement, les chevaux flairèrent les chamelles, les aperçurent, et firent volte-face, le dernier espoir de Crésus s'évanouit. Cependant, les Lydiens ne montrèrent point de faiblesse; lorsqu'ils virent ce qui se passait, ils sautèrent en bas de leurs chevaux et combattirent à pied (Hérodote, I, 79, 80). Xénophon signale dans l'armée de Crésus 10.000 cavaliers de Lydie, 8.000 cavaliers de la grande Phrygie, 6.000 cavaliers de Cappadoce et 6.000 cavaliers de Cabée (Cyro-

pédie, II, 1) alors qu'il ne mentionne aucun char de guerre.

Hérodote fait figurer dans l'armée avec laquelle Xerxès envahit la Grèce (480 avant J.-C.) les Paphlagoniens, les Phrygiens, les Lydiens, les Mysiens et les Thraces asiatiques, alors appelés Bithyniens, en disant : « Toutes ces nations ont de la cavalerie ; toutefois, elles n'en fournirent pas toutes » (VII, 84) (VII. 72-75).

Après la guerre d'Illion, qui fut presque aussi funeste à la Grèce qu'à la Troade, des divisions intestines persistèrent chez les Grecs, même après le rétablissement des grandes fêtes sacrées, ou jeux olympiques, pythiques, néméens et isthmiques, comme on peut le voir dans Hérodote.

« Le retour des Grecs après leur longue absence occasionna dans beaucoup de villes des troubles et des séditions » (Thucydide, I, 12).

Un tel ordre de choses n'a pu manquer de restreindre la production des richesses nationales, et il doit avoir contribué à l'abandon, chez tous les peuples de la Grèce, de l'usage, si onéreux, des chars de combat. Ces engins de guerre ne furent même pas tout de suite remplacés par une quantité suffisante de véritables cavaliers, surtout chez les Grecs les plus adonnés aux entreprises maritimes (Piétrement, 284).

CHAPITRE IV

ROLE ET IMPORTANCE DE LA CAVALERIE GRECQUE AVANT ET APRÈS LES GUERRES MÉDIQUES

ROLE AVANT ET PENDANT LES GUERRES MÉDIQUES

Pausanias dit que dans la guerre des Messéniens et des Lacédémoniens, la seconde année de la neuvième Olympiade (743 ans avant Jésus-Christ) : « La cavalerie était peu nombreuse et ne fit rien de remarquable, les Péloponésiens n'étant pas encore très bon cavaliers » (Descript. de la Grèce, IV, 6; tome II, p. 287).

A la bataille de Marathon, en l'an 490 avant Jésus-Christ, où Miltiades, fils de Cimon, battit Datis et Artapherne, lieutenants de Darius, les Athéniens et leurs alliés n'avaient ni cavalerie ni archers (Hérodote, VI, 112).

Hérodote dit que la production chevaline de Chalcis en Eubée était importante (V, 77), en racontant comment les Hippobotes de cette région (éleveurs de chevaux) furent asservis par les Athéniens, en l'an 506 avant notre ère.

Après la conquête romaine, Strabon disait encore, à propos du territoire de Mégalopolis, situé en Arcadie, au centre du Péloponèse : « Le pays abonde en excellents pâturages, où l'on élève surtout des chevaux et des ânes mulassiers. Les chevaux d'Arcadie passent même pour être de race supérieure, comme ceux de la plaine d'Ar-

gos et de l'Epidamie. L'Etolie et l'Acarnanie, pays également très dévastés (par les Romains), renferment de même d'immenses espaces qui, pour l'élève des chevaux, ne le cèdent pas aux gras pâturages de la Thessalie » (Strabon, VIII, VIII, 1).

C'était donc moins le manque de chevaux que le manque d'argent qui était la cause de l'absence ou de la faiblesse de la cavalerie chez les peuples de la Grèce, proprement dite, vers le début des guerres médiques (Piétrement, 285).

D'après Pausanias, les Macédoniens, Phocéens, les Thébains ou Béotiens et surtout les Thessaliens possédaient toutefois depuis quelque temps une cavalerie plus ou moins estimable (Pausanias. Descript. de la Grèce, X, I ; t. V, p. 254 et Hérodote, VIII, 27-28). Hippias, en l'an 510, avait fait venir à son secours mille cavaliers thessaliens, commandés par leur roi Cinéas (Hérodote, V, 63).

Mais au début des guerres médiques, cette cavalerie n'a pas pu servir aux Grecs, qui se trouvaient isolés ; très peu après Marathon, les Macédoniens, les Thessaliens, les Phocéens et les Béotiens devinrent de gré ou de force, les auxiliaires des ennemis des Grecs, et dans le cours des événements, les Thessaliens rendirent de très grands services au roi de Perse (Hérodote, VI, 44-45, VII, 132 et 172-174).

C'est ainsi que, dans l'armée de Mardonius, lieutenant de Xerxès, à la bataille de Platée, en l'an 479 avant J.-C., figuraient les Béotiens, les Locriens, les Maléens, les Thessaliens, mille Phocéens, les Macédoniens et les peuples demeurant autour de la Thessalie (Hérodote, IX, 31).

Dans la description de la bataille de Platée, Hérodote signale très souvent le rôle important joué par la cavalerie perse et par la cavalerie auxiliaire d'origine grecque ; mais il ne parle pas une seule fois du rôle que la cavalerie de l'armée grecque confédérée put avoir dans les combats. Il raconte seulement (IX, 54) que la veille de la bataille « lorsque le reste de l'armée se mit en marche, les Athéniens envoyèrent un de leurs cavaliers

voir si les Spartiates commençaient à bouger ou s'ils avaient dessein de ne point changer de place, et, en tout cas, demander des ordres à Pausanias », c'est-à-dire au roi de Sparte, qui était général en chef de l'armée grecque. Il est permis d'en inférer qu'il n'y avait encore dans cette armée qu'un très petit nombre de cavaliers à l'affaire de Platée. Leur rôle paraît même avoir consisté surtout, pour ne pas dire uniquement, à transmettre et à rapporter des ordres et des informations (Piétrement, 287).

LA CAVALERIE A SPARTE

L'institution de la cavalerie lacédémonienne remonte à Lycurgue, c'est-à-dire au ix^e siècle avant notre ère. D'après Plutarque, c'est à Lycurgue que Philostéphanus attribue la division de la cavalerie en ulames, l'ulame étant formé de cinquante cavaliers et disposé en carré (Plutarque. Vies des hommes illustres, tome I, p. 124).

Dans son traité, intitulé « Gouvernement des Lacédémoniens », Xénophon dit que Lycurgue a partagé les cavaliers et les hoplites en six mores ; qu'il a prescrit aux éphores de faire publier par un héraut l'âge auquel doivent servir, soit les cavaliers, soit les hoplites (chap. XI), et que « quand le roi marche à la tête des troupes, s'il ne se montre aucun ennemi, personne ne le précède, et il n'a devant lui que les scirites et les cavaliers envoyés en éclaireurs » (chap. 13). Dans le chapitre 4, on voit que Lycurgue institua le corps de trois cents jeunes gens d'élite nommés hippagites ou chevaliers. Quand Thémistocle vint à Sparte après la victoire navale de Salamine, « Les Lacédémoniens l'accueillirent dignement et le comblèrent d'honneurs... Ils lui firent présent d'un char, le plus beau qu'il y eût à Sparte; ils lui prodiguèrent des louanges, et, quand il partit, ils le firent escorter par trois cents Spartiates d'élite, ceux

que l'on nomme les chevaliers, jusqu'aux frontières des Tégéates (Hérodote, VIII, 124).

Plus tard, à la bataille de Leuctres, 371 ans avant notre ère, les cavaliers lacédémoniens n'étaient point des jeunes gens d'élite. La cavalerie lacédémonienne était détestable alors que la cavalerie thébaine était une troupe exercée par la guerre avec les Orchoménieniens et par celle de Thespiens. C'étaient les Spartiates les plus faibles de corps et les moins désireux de s'illustrer qui se trouvaient à cheval (Xénophon, Histoire grecque, VI, 4).

ROLE APRES LES GUERRES MÉDIQUES

Après les guerres médiques, la leçon donnée aux Grecs par la cavalerie perse, les avait éclairés sur la faute qu'ils avaient commise, en négligeant d'entretenir un nombre suffisant de cavaliers. Aussi s'empressèrent-ils de former une cavalerie proportionnée à leurs ressources, dont on trouve la preuve à chaque page, en lisant la relation de la longue guerre du Péloponèse, commencée en l'an 431 avant notre ère, et racontée par Thucydide, ainsi que le récit des guerres postérieures, dans « les Helléniques ou Histoire grecque » de Xénophon, dans « l'histoire générale » de Polybe et dans la « Bibliothèque historique » de Diodore de Sicile.

En général, la cavalerie ne forma qu'une minime fraction dans les armées de la Grèce proprement dite, fraction qui, chez les peuples qui en fournissaient le plus, ne dépassa la dixième partie de leur infanterie, comme on peut le voir dans l'énumération des armées combattant sous les murs de Corinthe, en l'an 395 avant notre ère (Xénophon, Histoire grecque, IV, 2).

La proportion de la cavalerie par rapport à l'infanterie était bien plus élevée chez les Thessaliens, qui pouvaient mettre sur pied six mille cavaliers et dix mille hoplites, en l'an 374 avant J.-C. (Xénophon, Hist. grec-

que, VI, 1). La cavalerie thessalienne conserva une brillante réputation parmi les Grecs.

En 394 Agésilas, roi de Sparte, rentrant d'Asie Mineure en Europe, avec son armée, traverse la Macédoine, arrive chez les Thessaliens et les bat. « Alors Agésilas élève un trophée entre Pras et le Narthacium et y demeure, enchanté de cet exploit, vu qu'avec des cavaliers recrutés par lui-même, il avait battu le peuple qui est le plus fier de sa cavalerie » (Xénophon, *Hist. grecque*, IV, 3).

A la seconde bataille de Mantinée, 362 ans avant J.-C., les Mantinéens prient les cavaliers athéniens de les secourir autant que possible. Malgré la supériorité numérique de l'ennemi et leur échec à Corinthe, ils ne se laissent point arrêter par ces considérations, ni par la pensée qu'ils vont combattre des Thessaliens et des Thébains, réputés pour avoir la meilleure cavalerie (Xénophon, *Hist. grecque*, VII, 5).

On sait qu'à la bataille d'Issus, 333 ans avant J.-C., l'aile gauche de l'armée d'Alexandre se composait de la cavalerie thessalienne, distinguée par sa bravoure et son expérience militaire ; à la bataille d'Arbelles, en l'an 331 avant J.-C. : « Au second rang était placée, sous les ordres de Philippe, la cavalerie thessalienne, qui l'emportait sur toute autre, par l'habileté de ses manœuvres » (Diodore, XVII, 33 et 66).

Non seulement les Thessaliens, mais aussi les Macédoniens et les Thraces d'Europe, avaient des armées où la cavalerie resta non seulement plus nombreuse en fait, mais aussi en plus forte proportion par rapport à l'infanterie que dans les armées de la Grèce proprement dite.

Dans l'expédition qu'il mena contre Perdicas, roi de Macédoine, en l'an 428, Sitaclês, roi des Thraces Odrysses, possédait une armée de cent cinquante mille combattants, la plupart à pied, un bon tiers à cheval. C'étaient les Odrysses, et après eux les Gètes, qui avaient fourni le plus de cavaliers (Thucydide, *Hist. de la guerre du Péloponèse*, livre II, chap. 98).

Les Macédoniens, pour se défendre, empruntèrent de

la cavalerie à leurs alliés de l'intérieur... Rien ne résistait au choc de ces cavaliers habiles et cuirassés (chap. 100). Ces alliés de l'intérieur étaient les peuplades de l'intérieur de la Macédoine, qui étaient alliées ou sujettes de Perdicas, mais qui avaient leurs rois particuliers (chap. 99).

Après la conquête de la Thrace par les Romains, Strabon écrivait dans le cinquantième fragment de son livre VII : « La Thrace... peut encore, malgré son extrême épuisement, mettre sur pied une force de 15.000 cavaliers et de 200.000 fantassins ».

CHAPITRE V

LE CHEVAL GREC AU TEMPS DE XÉNOPHON (445-355 AV. J. C.)

Le « *Traité d'équitation* » de Xénophon (445-355 av. J.-C.), ainsi que son « *Hipparque* » ou « *Le Commandant de cavalerie* », prouvent que, à cette époque, les Grecs avaient porté l'art de se servir du cheval et d'utiliser la cavalerie à un degré de perfection qui n'a jamais été dépassé. On a seulement fait profiter, depuis, la cavalerie aussi bien que l'infanterie, de la découverte des armes à feu ; et l'on est aussi parvenu à rendre les pieds des chevaux encore plus résistants, en revêtant leur face plantaire d'une lame métallique attachée avec des clous. Cette dernière invention, qui est probablement due aux peuples germaniques, était restée inconnue des premières invasions de l'empire romain par les barbares relégués au delà de ses frontières du Nord (Piétrement, *Les chevaux dans les temps préhistoriques*, 1883, p. 293).

Bien que les Grecs n'aient adopté l'usage du cheval de guerre monté qu'à une époque relativement récente, ils n'en furent pas moins d'habiles cavaliers et cela dès les temps les plus reculés de leur histoire. Homère en fait déjà mention à propos d'Odyssée (1), naufragé, à califourchon sur une poutre, comme sur un cheval que l'on dirige. Diomède et Odyssée (1), après s'être emparés des chevaux du roi des Thraces, sautèrent dessus pour revenir au camp des Grecs.

(1) Ulysse.

Il y avait, du temps de Xénophon, des manèges et des écuyers de profession, ainsi qu'en témoigne le passage suivant de Platon : « Si tu voulais devenir habile dans l'art de monter à cheval, à quels hommes croirais-tu devoir t'adresser pour devenir bon cavalier ? Serait-ce à d'autres qu'à des écuyers ? Ne choisirais-tu pas les écuyers les plus habiles, ceux qui ont des chevaux et qui les montent continuellement, et non seulement les chevaux de leur pays, mais aussi ceux des pays étrangers ? »

L'équitation était considérée comme un des exercices les plus salutaires pour entretenir la santé et conserver la vigueur du corps.

Les médecins, tout en en condamnant l'abus, en préconisaient l'emploi. D'après Galien, cet exercice convenait aux enfants, même dès l'âge de sept ans. Jusqu'à la fin du v^e siècle avant notre ère, les cavaliers montèrent à cru, sans étriers, les jambes pendantes, assis sur des coussins, des couvertures en guise de selle.

Leur manière de monter à cheval était très variée. Tantôt le cavalier se faisait aider d'un valet qui lui prêtait l'appui de ses mains jointes, voire même de son dos. Tantôt il sautait d'un bond sur le cheval, en utilisant un marche-pied, une borne, une perche. Ce dernier saut à la perche paraît être plutôt un exercice de voltige, qui avait le fâcheux inconvénient de fatiguer beaucoup le cheval. Tantôt enfin le cavalier s'enlevait à la force des poignets, s'aidant de la crinière saisie de la main gauche près des oreilles, la droite posée sur le garrot.

On dressait aussi le cheval à allonger les membres antérieurs en avant et les membres postérieurs en arrière, pour diminuer la hauteur : « Nous ne blâmons point cela, écrit Xénophon, mais nous croyons qu'il est bon de s'habituer à monter sans que le cheval s'y prête ; car on ne trouve pas toujours des chevaux dressés de la sorte, et l'on n'a pas toujours le même palefrenier ».

Il y eut même des chevaux dressés à s'agenouiller, pour que leur maître pût les enfourcher plus facilement. quelques dessins de vases peints représentent des soldats armés se servant de leur pique pour sauter à cheval. Ce

sont bien certainement des hoplites, et non des cavaliers de profession pour qui monter à cheval ne devait être qu'un jeu. Dans ce cas, le soldat inclinait sa pique sur le cou de l'animal, du côté droit, et s'élançait sur le cheval, en prenant un point d'appui du pied droit sur une petite lame transversale fixée dans le bas de la pique.

En tout cas, comme ils ne se servaient pas d'étriers, les cavaliers devaient se tenir droits, légèrement portés en avant, les jambes écartées, les pieds pendants et libres, les genoux seuls adhèrent au corps.

CONFORMATION DU CHEVAL GREC DESTINÉ A LA GUERRE

Xénophon (De l'équitation) s'occupe tout spécialement du cheval de guerre, notamment du poulain, et indique ce qu'il faut savoir pour éviter d'être trompé en l'achetant. « Du poulain encore à dompter, c'est le corps seul qu'on examine, l'âme ne se peut guère connaître que du cheval qu'on a monté. Or, dans le corps, ce sont d'abord les jambes qu'il faut considérer; car de même qu'une maison ne pourrait servir à rien, si, les parties supérieures étant belles et bonnes, elle manquait par les fondements, un cheval de guerre ne serait non plus bon à rien si tout en lui était louable, hors les jambes, ce seul défaut rendant inutiles toutes les bonnes qualités qu'il pourrait avoir d'ailleurs. On jugera du pied, premièrement par l'ongle, qui vaut bien mieux épais que mince. Il faut voir ensuite si le sabot est élevé ou bas, devant et derrière, ou tout à fait plat, car le sabot élevé tient éloigné du sol ce qu'on appelle la fourchette; mais lorsqu'il est bas, le cheval marche également sur la partie solide et sur la plus molle du pied, comme il arrive aux hommes qui ont le genou cagneux (qui a le pied plat). Simon dit qu'on connaît au bruit la bonté du pied d'un cheval, et il a raison; car le sabot creux résonne sur le sol comme une cymbale.

Puisque nous avons commencé par le pied, nous remonterons de là aux autres parties du corps. Les os situés entre la corne et le boulet ne doivent pas être tout droits, comme aux chèvres (car les jambes ainsi construites fatiguent le cavalier par une réaction trop dure et sont sujettes à se gorger) : ces os ne doivent pas non plus plier trop bas, d'où il arriverait qu'en marchant dans les pierres et les mottes de terre, le boulet, ou perdrait son poil, ou même se blesserait.

Il faut que les os des jambes soient gros (car ce sont les colonnes du corps), mais non chargés de veines, ni de chairs ; autrement, en courant dans un terrain raboteux, ces parties s'engorgent par l'amas du sang, il s'y forme des varices (des molettes pour De Curniers. Traduction), la jambe se gonfle. Si le poulain, en marchant, fléchit mollement les genoux, on en peut conclure qu'au manège il aura les mouvements souples et moelleux ; car dans tous les poulains, cette souplesse des genoux augmente avec l'âge, et la flexibilité dans les articulations est estimée avec raison, le cheval doué de cette qualité étant moins sujet à broncher et moins fatigant qu'un cheval dur.

Le bras, s'il est gros, annonce comme dans l'homme plus de vigueur et de grâce. La largeur de la poitrine, nécessaire également pour la force et la beauté, fera d'ailleurs que les jambes, bien séparées l'une de l'autre, ne se croisent point dans leur mouvement.

A partir de la poitrine, que le col ne tombe pas en avant, comme au sanglier, mais qu'il s'élève, comme dans le coq, droit au toupet, et qu'il soit échancré profondément en dessous, à l'endroit de l'inflexion.

Que la tête, sèche, ait peu de ganache ; de la sorte, l'encolure couvrira le cavalier, et le cheval verra devant lui où il pose le pied, outre qu'un cheval portant ainsi la tête rarement forcera la main, quelque fougueux qu'il paraisse, car ce n'est pas en ramenant, mais au contraire en tendant le cou, qu'il cherche à forcer la main.

Il convient d'examiner les barres pour savoir si elles sont tendres, dures ou inégales ; le poulain dont les bar-

res sont inégalement sensibles aura d'ordinaire la bouche fausse.

L'œil saillant donne un air plus vif et meilleure vue que l'œil enfoncé. Les naseaux bien ouverts font qu'un cheval a plus d'haleine et d'ardeur que lorsqu'il sont serrés ; et, de fait, quand un cheval est en colère contre un autre, ou s'anime sous la main, c'est alors qu'il ouvre davantage les narines.

Les oreilles les plus petites, les plus éloignées l'une de l'autre à leur base, donnent à la tête l'air plus distingué.

Le garrot élevé rend le cavalier plus ferme en offrant à ses cuisses plus de prise sur les épaules et le corps de l'animal.

L'épine double est la plus belle et la plus commode pour s'asseoir.

La côte ample, ayant du relief à l'égard du ventre, fait que le cheval est plus fort, se nourrit mieux, et offre à l'homme une meilleure assiette.

Plus le rein sera large et court, et plus aisément le cheval exécutera tous les mouvements où le devant s'élève et le derrière suit, de la sorte aussi le ventre paraîtra plus petit, partie qui, étant trop grande, rend le cheval non seulement difforme, mais faible et pesant.

Les fesses larges et charnues seront assorties aux côtes et à la poitrine ; si elles sont en outre compactes, ce sera signe de légèreté pour la course, et d'agilité dans les mouvements. Pourvu que les jarrets soient larges et nullement tournés en dehors, les jambes de derrière, en posant à terre, s'éloigneront l'une de l'autre, comme celles du devant, ce qui rendra la démarche plus ferme, plus agile, et tout sera pour le mieux. Cela se peut voir, même dans l'homme ; car pour lever de terre un fardeau, un homme ne se placera jamais les pieds joints, **mais écartés**. Il ne faut pas que le cheval ait les testicules gros ; mais c'est ce qu'on ne peut encore voir dans le poulain. Pour ce qui est des parties inférieures du train de derrière, des astragales, des canons, des boulets et de la corne, on peut y appliquer ce que nous avons dit **des jambes de devant** ».

Après le poulain, Xénophon passe à l'achat du cheval dressé. On s'assurera d'abord de l'âge, car un cheval qui ne mange plus promet peu de service, et est d'une vente difficile. On vérifie également s'il est bien docile, car « Un cheval rétif, non seulement est inutile, mais encore il vous fait souvent tout le mal que pourrait vous faire un traître ». « Nous supposons, écrit-il, qu'on achète un cheval pour la guerre ; et par conséquent, il faut l'éprouver à tous les usages que la guerre peut exiger, comme à sauter les fossés, franchir les murailles sèches qui séparent les champs, s'élancer sur les tertres, en descendre d'un saut ; dans les pentes rapides, courir à val ou contre-mont, ou obliquement : c'est à ces preuves que l'on connaîtra s'il a le corps sain et l'âme généreuse.

« Q'on se garde surtout de ceux qui sont ombrageux car un cheval peureux non seulement empêche de frapper l'ennemi, mais souvent renverse le cavalier et le jette dans les plus grands périls. Il importe encore de savoir si le cheval n'est point hargneux (soit aux hommes, soit aux chevaux) ou chatouilleux ; tous défauts fâcheux pour le maître.

« En un mot, un cheval ayant de bonnes jambes, doux, assez léger, ayant force, bonne volonté, obéissance surtout, devra être le plus maniable et le plus sûr, à la guerre ; mais ceux qui, par trop de feu, exigent beaucoup de ménagement et d'attention embarrassent le cavalier dont ils occupent trop les mains, et le découragent dans les dangers ».

La disposition des écuries, l'alimentation des chevaux, étaient l'objet de soins particuliers.

Xénophon recommande de placer les écuries dans la partie de la maison que le maître puisse le plus facilement surveiller et de les disposer de telle sorte « qu'il soit aussi difficile de dérober au cheval sa nourriture qu'au maître la sienne du buffet ».

En campagne, il prescrit de bien veiller à ce que les chevaux soient bien nourris pour les mettre en état de supporter les fatigues de la guerre, « car, ajoute-t-il, si

les forces venaient à leur manquer, ils ne pourraient ni atteindre l'ennemi, ni trouver leur salut dans la retraite ».

Mais c'est surtout dans la partie relative au pansage que Xénophon décrit avec minutie les soins qu'on doit donner aux chevaux d'armes. Tout d'abord il recommande de s'assurer qu'il n'y a aucun nœud à la têtère, le cheval emportant la tête sur la mangeoire, pouvant s'écorcher et devenir ainsi difficile à brider. Puis, tout en donnant de sages conseils pour éviter les morsures et les coups de pied, les chevaux de guerre étant entiers, il indique quelle est la meilleure manière de pratiquer le pansage : Commencer par la tête et la crinière, car nettoyer le bas avant que le haut fût propre, ce serait sottise. Ne toucher avec aucun instrument les poils des reins, afin de ne pas blesser la région qu'occupera le cavalier, mais les lisser avec la main. Laver de préférence la tête pour éviter de blesser cette partie si osseuse. Par contre, se bien garder de laver les jambes, cette ablution journalière ayant pour effet de ramollir la corne. Laver, peigner, oindre d'huile le toupet, la crinière et la queue, parure donnée aux chevaux par les dieux. Le toupet tombait sur le front ou était relevé et noué en forme de houppe. La crinière était parfois coupée à ras, comme aussi le toupet, mais le plus souvent on la laissait longue et pendante. Lorsqu'elle était trop fournie, on la partageait en deux, les crins retombant de chaque côté de l'encolure. On laissait croître les crins de la queue pour permettre au cheval de chasser les mouches qui l'incommodent.

RÈGLES POUR LE DRESSAGE DU CHEVAL D'ARMES

Quant au dressage du cheval d'armes, à la manière de le rendre apte à toutes les allures, à tous les mouvements, qu'on peut lui commander, on se bornera à si-

gnaler quelques préceptes remarquables touchant les rapports de l'homme avec le cheval.

« L'homme instruit l'homme au moyen de la parole que les dieux lui ont donnée ; mais on ne peut, avec la parole, rien apprendre à un cheval. C'est en le récompensant, lorsqu'il a fait votre volonté et le punissant lorsqu'il y manque, que vous lui ferez comprendre ce qu'on exige de lui. C'est là la règle générale et le résumé pour ainsi dire de toute l'équitation ».

« Avec les chevaux, ne rien faire par colère, c'est la première de toutes les règles, et la loi qu'on doit s'imposer ; car la colère ne prévoit rien, et ce qu'elle fait faire est presque toujours suivi de repentir ».

« Quand un cheval a peur de quelque objet et n'en veut point approcher, il faut seulement lui montrer que cet objet n'a rien de dangereux, surtout si c'est un cheval naturellement courageux, sinon, il faut toucher soi-même ce qui l'effraye, en l'amenant doucement auprès. L'en faire approcher en le maltraitant, c'est augmenter sa peur et le rendre plus vicieux, car alors le cheval attribue à l'objet qu'il craint le mal qu'il éprouve ».

Un des grands arguments de Xénophon pour obtenir du cheval tout ce que l'on désire, c'est la douceur, et il ne cesse de le répéter.

Si quelqu'un, dit-il, montant un bon cheval de guerre, veut le faire paraître avantageusement, qu'il se garde bien de le tourmenter en tirant la bride ou en le battant « par où plusieurs pensaient briller ». De tels moyens produiraient l'effet contraire. Ainsi maltraité, le cheval « se déplaît au travail et, loin d'avoir de la grâce, ne montre dans ce qu'il fait que douleur et chagrin ». Conduit au contraire par une main légère, « il relève le plus son encolure, ramène sa tête d'un air fier et vif, lève moelleusement les jambes, et porte la queue haute » prenant l'allure fière et noble qui lui est naturelle.

Un autre cheval d'armes était le cheval de parade, duquel on exigeait avant tout du brillant, de la grâce, de la souplesse. C'est le cheval de parade, dressé d'une façon toute spéciale, que les cavaliers athéniens mon-

taient dans les processions, les cavalcades exécutées lors des grandes fêtes civiles et religieuses.

Xénophon a consacré au cheval de parade un chapitre spécial que Bouley considère comme le plus beau passage de son traité d'équitation. Nous y remarquons entre autre chose que les Grecs connaissaient l'art des courbettes, et avaient recours à divers procédés pour déterminer le cheval à s'élever, à se dresser sur les membres postérieurs.

La mise en selle nous paraît aujourd'hui la partie la plus élémentaire de l'art de l'équitation ; elle présentait pour les anciens des difficultés sérieuses. Les anciens Grecs ne connaissaient pas l'usage de l'étrier ; le corps des cavaliers était recruté généralement parmi les jeunes gens, mais il arrivait aussi qu'on enrolât des gens âgés, qui même n'avaient jamais été exercés à monter à cheval ; pour ceux-là, Xénophon ne connaît d'autre moyen de mise en selle que la mode perse, c'est-à-dire en se faisant enlever par un écuyer (περί ἵππικῆς, VI, 12, Hipparchicos, I, 17. Anabase IV, 4, 4). Ce procédé paraît avoir été assez usité ; on prévoit quels dangers il présentait en cas de surprise. Les jeunes gens seuls pourront être exercés à s'enlever eux-mêmes ; l'hipparque à Athènes, aura soin de leur donner un maître habile (Hipparchicos 1, 17). On avait imaginé divers procédés pour aider le cavalier. Le javelot avait une petite boucle, une petite saillie, sur laquelle on portait le pied pour s'enlever ; ce procédé est indiqué par Xénophon περί ἵππικῆς VII, 1), et, sur la coupe d'Orviéto, un des personnages tient une lance sur laquelle cette boucle semble indiquée. Un autre procédé dont parle aussi Xénophon consistait à dresser le cheval à écarter les jambes, celles de devant en avant, celles de derrière en arrière, de façon à abaisser sa croupe, afin que le cavalier pût y monter facilement (περί ἵππικῆς, VI, 16). On le voit, la mise en selle était donc chose assez difficile, surtout là où l'équitation n'était pas un usage national. Mnésimaque (sur Mnésimaque, voir Meineke, Histoire crit. comic. graec., p. 423) représente les phylarques sur l'Agora, près des Hermès,

surveillant l'instruction des jeunes cavaliers ; c'est de la mise en selle qu'il est question ; les cavaliers apprennent à monter à cheval et à en descendre (Athénée IX, 67, p. 402 F). On y trouve, cette fois, à côté des phylarques, ce maître habile, cet instructeur que Xénophon leur conseille de donner aux nouvelles recrues (Hipparchicos I, 17).

Non seulement les anciens Grecs ne connaissaient pas l'usage de l'étrier, mais ils ignoraient aussi l'usage de ferrer les chevaux. C'est une des grandes préoccupations de Xénophon que de chercher comment on pourra fortifier les pieds des chevaux ; il a là-dessus des idées personnelles ; il connaît des procédés nouveaux qu'il a éprouvés, et dont il atteste les bons effets (Hipparchicos, I, 16) et surtout le « Traité d'équitation » (chapitre IV). Ces procédés consistaient surtout à habituer le cheval à marcher et à piétiner sur un terrain couvert de cailloux : « Ce procédé fut mis en pratique par Paul-Louis Courier, quand il était en garnison à Naples : il donna de bons résultats sur un cheval jeune et qui n'avait pas encore été ferré ; les résultats furent moins bons pour des chevaux plus âgés » (Martin, Les cavaliers athéniens, p. 400-401).

Xénophon (De Re eq. IV, 3) dit qu'il est très important qu'à l'écurie le cheval ait toujours le pied à sec.

CHAPITRE VI

LA CAVALERIE A ATHÈNES

Dans l'organisation administrative créée par Solon, Athènes est divisée en quatre tribus, douze trittyes et 48 naucraries. C'est à propos des naucraries qu'on trouve mentionnée, pour la première fois, une organisation de la cavalerie athénienne. Chacune des 48 naucraries fournissait un vaisseau et deux cavaliers ; chacune des 12 trittyes fournissait 4 vaisseaux et 8 cavaliers ; chacune des 4 tribus fournissait 12 vaisseaux et 24 cavaliers.

Avec Clisthène, des changements sont apportés à cette organisation. Le nombre des tribus est porté de 4 à 10 ; le nombre des trittyes est augmenté dans la même proportion : il est porté de 12 à 30. Mais si le rapport de 1 à 3 fut conservé pour les tribus et les trittyes, il n'en fut pas de même pour les naucraries ; au lieu d'avoir 10 tribus, 30 trittyes, 120 naucraries, on eut 10 tribus, 30 trittyes, et seulement 50 naucraries (Cleidemos chez Photius). Le contingent fixé à 50 vaisseaux et à 100 cavaliers se répartit ainsi :

Chacune des 10 tribus fournit 5 vaisseaux, 10 cavaliers.

Chacune des 50 naucraries fournit 1 vaisseau, 2 cavaliers.

Solon, dans sa division des classes, fit établir le revenu des citoyens. Ceux qui avaient une récolte de 500 médimnes en grains ou en liquides formèrent la première classe et reçurent le nom de pentacosiomédimnes ; ceux qui avaient une récolte de 300 mesures formèrent la se-

conde classe, celle des cavaliers ; on donna le nom de zeugites à ceux de la troisième classe, qui avaient 200 ou 150 mesures ; tous les autres furent appelés thètes, ils ne payaient pas d'impôt, mais ils ne pouvaient arriver à aucune fonction publique, il ne leur fut accordé d'autre droit que de participer à l'Ecclésiastion et de siéger dans les tribunaux. « Les cavaliers (dit Plutarque) sont ceux qui peuvent nourrir un cheval » (Vie de Solon, 18).

Si Solon donne aux citoyens de la deuxième classe le nom de cavaliers et pas celui de triacosiomédimnes, c'est qu'il leur attribue réellement l'obligation d'entretenir un cheval pour le service public (Martin, Les Cavaliers athéniens, p. 73).

La première mention certaine qu'on trouve de la cavalerie athénienne se rapporte à l'an 431, au commencement de la guerre du Péloponèse ; les Athéniens ont alors un corps de mille cavaliers citoyens, plus deux cents cavaliers étrangers.

Il est très difficile de déterminer l'époque à laquelle remonte cette organisation de la cavalerie.

Il y a pourtant un fait bien déterminé, c'est qu'un siècle après Solon, les Athéniens n'avaient pas encore de cavalerie ; toutes les traditions affirment qu'à Marathon il n'y avait pas un seul cavalier dans les rangs athéniens ; comment alors Solon a-t-il pu avoir l'idée d'instituer une classe chargée d'un service auquel on ne pensera pas encore un siècle après lui ?

Pour K.-F. Hermann, Solon n'a pas touché à l'organisation militaire d'Athènes. Plutarque n'en fait aucune mention. Au contraire, Martin croit que Solon s'est occupé très sérieusement de l'organisation militaire d'Athènes ; il croit que la réforme sur ce point, se rattache de la façon la plus étroite à l'organisation des classes sociales. « En même temps qu'il créait la classe sociale des ἱππῆς, il créait aussi le corps militaire des cavaliers, de la même façon qu'en instituant la classe des pentacosiomédimnes, il pensait à l'organisation de la marine militaire d'Athènes. La création du corps des cavaliers et de la flotte se rattache à l'institution des

nauraries » (Martin. Les cavaliers athéniens, p. 78). « A cette époque, Athènes a cessé de jouer un rôle politique ; son armée, chaque jour plus faible et plus réduite, ne s'acquitte plus que d'un service de police à l'intérieur du pays. La cavalerie athénienne ne figure plus sur les champs de bataille ; en revanche, son rôle devient chaque jour plus important dans les fêtes et dans les parades, sur la place publique ; la cavalerie perd peu à peu le caractère qu'elle avait de liturgie militaire, pour devenir une liturgie agonistique ; mais, même alors, on le comprend sans peine, elle se distingue, par des différences essentielles, de la chorégie et de la gymnasiarchie ; comme quand elle était une liturgie militaire, elle se distinguait nettement de la triérarchie » (Martin: Les cavaliers athéniens, p. 307).

Après Solon, les Pisistratides, et très probablement Pisistrate lui-même, inaugurent la politique d'alliance d'Athènes avec la Thessalie. Cette alliance donnait une cavalerie aux Athéniens ; quand les Lacédémoniens vinrent renverser Hippias, ils eurent à lutter contre un corps de mille cavaliers thessaliens, qui, sous les ordres du roi Cinéas, étaient accourus au secours du tyran.

Dans les guerres médiques, les forces des Grecs sur terre consistaient exclusivement en infanterie ; les peuples grecs qui avaient de la cavalerie, comme les Béotiens, les Thessaliens, étaient du côté des Perses. Le manque de cavalerie mit plusieurs fois les Grecs dans l'embarras, surtout à Platée, où la cavalerie perse leur fit beaucoup de mal ; il y avait bien quelques cavaliers dans l'armée athénienne et dans l'armée spartiate (Hérodote, IX, 54, 60) ; mais trop peu nombreux pour oser se mesurer avec la cavalerie des Mardonius, ils ne pouvaient faire qu'un service d'ordonnances.

A Marathon, il semble qu'il n'y avait pas de cavaliers dans l'armée athénienne, même pour ce simple service ; en tout cas, il est établi par les plus sûrs témoignages, que les Athéniens n'avaient amené avec eux aucun corps de cavaliers pour résister à la cavalerie, déjà redoutée, des Perses.

Lors de l'invasion de Xerxès, dans ce premier moment de terreur, quand la défaite de Léonidas eut livré à l'ennemi la dernière défense de la Grèce continentale et que les habitants d'Athènes désespérant de défendre une ville ouverte (Willamowitz-Möllandorff, *Philologische Untersuchungen*, I, p. 97 et suiv., *Burgnud Stadt von Kekrops bis Péríkles*), hésitèrent cependant à abandonner aux Perses leurs temples et leurs foyers, on vit Cimon, fils de Miltiade, dans son brillant costume de cavalier, traverser le Céramique, escorté de tous ses amis, citoyens de grande famille et cavaliers comme lui, monter à l'Acropole et déposer un frein de cheval aux pieds de la statue d'Athéna.

Il voulait montrer ainsi, dit Plutarque, que le salut de la ville n'était pas dans la force de ses chevaux, mais de ses vaisseaux.

Pour Martin, Cimon et ses amis en déposant un frein de cheval, voulaient montrer qu'il fallait renoncer à se défendre sur la terre. L'hétairie de Cimon était composée de cent membres (Plut ; Cimon, 17 : « ἑκατὸν ὄντες ἔπεσον »), plus de vingt ans, il est vrai, après ces événements.

Le corps des cavaliers établi par Solon existait donc toujours au moment des guerres médiques ; en même temps, le récit des événements, tel qu'on le trouve chez Hérodote, surtout pour les batailles de Marathon et de Platée, ne permet pas de croire que l'effectif de ce corps ait été augmenté. De Solon à Cimon, la cavalerie athénienne n'a reçu qu'un accroissement insignifiant : elle a été portée de quatre-vingt-seize à cent hommes par suite de la réforme de Clisthène, qui éleva le nombre des naucraries de quarante-huit à cinquante.

En 431, au contraire, la cavalerie athénienne se trouve enfin constituée à ce qui sera son effectif complet : mille cavaliers citoyens plus deux cents archers à cheval, qui sont, le plus souvent, des troupes mercenaires barbares. Cette réforme de la cavalerie est placée après la bataille de Tanagra, c'est-à-dire après 457. Il est assez probable que cette réforme n'était pas encore opérée en 447, au

moment de la bataille de Coronée ; et alors, comme on ne peut la placer entre les années 447 et 445, et qu'on ne peut la reculer plus loin que 438, on est amené à la placer entre 445 et 438. C'est donc à Périclès qu'il faut attribuer l'honneur d'avoir repris, ici, l'œuvre de Solon et d'y avoir apporté le développement, les améliorations que la grandeur nouvelle d'Athènes réclamait.

On sait, en effet, qu'à la bataille de Tanagra, il n'y avait dans les rangs de l'armée athénienne que très peu de cavaliers athéniens, alors qu'on sait qu'à cette bataille, Athènes avait mis en ligne toutes les forces dont elle disposait.

Dix ans après Tanagra, les Athéniens sont vaincus à Coronée, par les Béotiens ; dans cette bataille, il n'est fait mention, pour aucun des deux partis, d'une action de la cavalerie.

Andocide et Eschine (περί τῆς πρὸς Λακεδαιμονίους εἰρήνης) disent, après la paix de cinquante ans, que les Athéniens avaient porté la cavalerie à un effectif de douze cents hommes « χιλίους τε καὶ διακοσίους ἵππας κατεστήσαμεν ».

Pour Martin, cette réorganisation de la cavalerie serait postérieure à l'an 447. « Le Parthénon a été terminé en 438 ; l'importance qui est attribuée à la cavalerie sur la frise de la cella indique que cette réorganisation est terminée... Si le sculpteur qui a composé la décoration de la frise a fait une part si grande à la cavalerie, c'est que le sujet, outre l'intérêt artistique qu'il présentait, avait aussi un intérêt tout de nouveauté, tout d'actualité : c'était seulement depuis quelques années qu'on voyait, aux processions, ce beau défilé de la cavalerie athénienne dont l'effet était si grand sur les spectateurs » (Aristophane. Gren. 653) « Ἴππας ὁρῶ » (Martin : Les cavaliers athéniens, p. 131).

Nous plaçons donc avec Martin la date de la réorganisation de la cavalerie athénienne entre 447 et 438.

Ce sont deux pensées qui ont amené Périclès à cette réorganisation : Faire Athènes forte, compléter son organisation militaire, accroître ses moyens de défense,

sa force offensive, et, en même temps, l'orner d'édifices grandioses, donner à ses fêtes, à ses concours, un éclat extraordinaire.

La cavalerie athénienne ainsi constituée n'a pas seulement pour mission de défendre la patrie sur les champs de bataille, mais, même en temps de paix, elle a, dans Athènes, un service très important : elle prend part aux fêtes religieuses, elle fait partie du cortège des processions, elle concourt dans les jeux qui accompagnent presque toujours les fêtes ; il y a là, pour la cavalerie, une fonction nouvelle, qui donne à ce corps un caractère particulier : les Athéniens enrôlés, chaque année, dans la cavalerie, sont, en grande partie, des jeunes gens qui appartiennent aux premières familles.

Dans les grandes fêtes nationales, c'est la cité tout entière qui compose la procession ; non seulement les prêtres et les magistrats, mais les hoplites, les cavaliers, les éphèbes, toute l'armée en un mot, sont tenus de figurer dans le cortège.

On disait, pour montrer l'utilité des processions, qu'elles fournissent une excellente occasion d'exercer les hoplites et les cavaliers ; Platon, dans son livre « Sur les lois » veut que l'infanterie et la cavalerie soient toujours un des ornements de ces cérémonies (Aristote, *Rhetor. à Alex.*, II, 6 ; Bekker, 1423, Didot, 1, 417, 17).

Ce ne sont pas seulement des philosophes comme Platon, mais des militaires comme Xénophon, qui ont vu dans ces processions un très bon moyen pour exercer l'armée et pour compléter son instruction.

Dans la première Philippique, on voit les officiers de la cavalerie, les hipparques et les phylarques, figurant dans le cortège des processions, à côté des stratèges et des taxiarques. Non seulement les officiers, mais tout le corps des cavaliers, assistaient aux processions.

Xénophon, dans son traité de l'Hipparchicos, ne s'occupe pas avec moins de sollicitude de cette partie du service de la cavalerie.

« Une fois que les cavaliers auront été formés à ces exercices, il faut qu'ils apprennent à conserver l'ordre

qui rendra les plus belles possibles, les processions que l'on fait aux dieux » (Hipparchicos, II, 1). Il propose alors un système de division de la troupe qui n'est autre que le système tactique des Spartiates, appliqué aux dix tribus athéniennes (Xénophon, Rep. des Lacéd., XI, 5) ; puis il ajoute (Hipparch., III, 1 et suiv.) : « L'hipparque s'appliquera à obtenir des dieux des sacrifices favorables pour la cavalerie ; ensuite, il cherchera à rendre dans les fêtes les processions dignes de la plus grande admiration ».

« Quant aux processions, je crois qu'elles seront beaucoup plus agréables aux dieux et aux spectateurs, si autour de toutes les chapelles et de toutes les statues qui sont sur l'Agora, en commençant par les Hermès, les cavaliers font une évolution en l'honneur des dieux... En se retrouvant aux Hermès, après avoir fait le tour de l'Agora, on offrirait, selon moi, un beau spectacle en lançant, par tribu, les chevaux au galop jusqu'à l'Eleusinion ».

« Je ne négligerai pas de parler des lances et des moyens d'éviter qu'elles ne s'embarrassent les unes dans les autres. Chacun devra tenir la sienne entre les oreilles de son cheval, si l'on veut qu'elles paraissent bien distinctes, nombreuses et terribles à la fois. Après ce temps de galop, il sera beau d'aller ensuite au pas jusqu'aux chapelles par le chemin déjà parcouru. De cette manière, tout ce qu'il y a de beau dans la cavalerie sera montré aux dieux et aux hommes. Les cavaliers ne sont pas habitués à ces manœuvres, je le sais, mais je crois aussi qu'elles paraîtront bonnes, belles et agréables aux spectateurs ».

Ce que Xénophon recommande le plus à l'hipparque pour ces processions, c'est de chercher à briller, non lui tout seul, mais avec tous ses cavaliers ; c'est en effet l'ensemble qu'il recommande ; il veut voir tout le corps des cavaliers évoluant avec précision, rapidité et élégance.

La vraie parure d'un commandant de cavalerie, c'est la bonne tenue de son escadron (Hippar. I, 22). La cava-

lerie était divisée en deux corps, chacun de cinq escadrons ; en tête de chaque corps, est un des deux hipparques (Xénophon, Hipparch. III, 11). Chaque escadron, à son tour, est précédé par le phylarque qui le commande (περί Ἱππικῆς XI, 12).

Devant le corps des cavaliers marchaient les deux cents archers à cheval, troupe composée exclusivement d'étrangers à la solde des Athéniens (Xénophon, Mémor., III, 3, 1).

L'impression que produisait sur la foule le défilé de la cavalerie a été exprimée par Aristophane dans cette scène si comique des « Grenouilles » où Xanthias, esclave de Dionysos, essaie de se faire passer pour le dieu lui-même. L'esclave et le maître, l'homme et le dieu, acceptent d'être battus tour à tour, le premier des deux qui manifestera de la douleur sera aussitôt reconnu pour le mortel ; Dionysos, qui s'était vanté d'être insensible aux coups, en sa qualité d'immortel, par une de ces inconséquences devant lesquelles ne reculait pas la muse comique, sent les coups comme Xanthias ; il crie ; « Qu'est-ce donc ? » lui dit-on. — « Je vois des cavaliers », reprend-il aussitôt, voulant ainsi donner le change, et faire passer le cri de douleur qui lui a échappé pour un cri de joie et d'admiration (V. 653 : « Ἰού ἰού. Τί ἔστιν ; Ἱππέας ὁρῶ ». On assiste à la scène même, aux cris du peuple, quand il voit dans le cortège s'avancer en lignes serrées, et recouverts de leurs plus belles parures, le corps des cavaliers athéniens.

Donc, il est certain que la cavalerie athénienne prenait place dans le cortège des processions.

Si on cherche à préciser les fêtes particulières dans lesquelles la procession comprenait un défilé des cavaliers, on s'aperçoit que les renseignements, sauf pour une, les Ὀλυμπιεῖα, font défaut.

Plutarque raconte que le jour où Phocion, condamné à mort avec ses compagnons, devait boire la ciguë, les cavaliers qui faisaient la procession en l'honneur de Zeus, passèrent devant la prison ; les uns enlevèrent leurs couronnes, les autres regardèrent en pleurant les

portes de la prison (Plutarque, Phocion, 37). Cette fête de Zeus serait les Ὀλυμπία, une des grandes fêtes d'Athènes. Instituée par Pisistrate, elle était encore célébrée du temps des Antonins ; elle comprenait, au moins, dès le commencement du troisième siècle avant J. C., un concours d'Anthippasia, exécuté par les cavaliers.

On voit, par ce texte de Plutarque, que les cavaliers portaient des couronnes sur la tête dans les processions. C'était d'ailleurs la règle (Michaelis, *Der Parthénon*, p. 207).

En ce qui concerne les Panathénées, la participation de la cavalerie à la procession est considérée comme certaine, mais on ne peut fournir aucun témoignage précis (Michaelis : *Der Parthénon*, p. 214).

Le témoignage le plus important relatif aux Panathénées est celui que le génie de Phidias a tracé sur les murs de la cella au Parthénon. On est en général d'accord pour croire que la frise représente la fête des Panathénées, mais on ne sait pas s'il s'agit de la procession ou des préparatifs de la procession, ou bien des concours.

Sur la façade orientale, le sujet représenté est le départ des cavaliers ; la scène ne se passe pas sur l'Acropole, trop rocheuse et trop encombrée, c'est plutôt le départ des cavaliers du Pompéion (Martin, *Les cavaliers athéniens*, p. 151). Les cavaliers ne courent pas ; c'est une vraie parade. Sur la façade nord, encore des cavaliers ; ici, l'ordre est précisé ; le cortège s'est formé ; après les cavaliers viennent des chars dont le mouvement est de plus en plus rapide sur ces chars se trouvent une jeune femme et un guerrier ; tantôt celui-ci est à terre, tantôt il saute sur le char : « Il s'agit très probablement du jeu de l'apobate » (Martin, *Les cavaliers athéniens*, p. 152).

Avec A. Michaelis et A. Martin, nous croyons que la frise représente d'abord les préparatifs de la procession (paroi est), puis la procession elle-même (parois sud et nord).

Les auteurs attestent d'une façon générale la présen-

ce de la cavalerie dans le cortège des processions, si, par exception, elle avait été dispensée d'assister à celle des Panathénées, une telle exception aurait été signalée.

En vertu du même raisonnement, P. Foucart a compris les cavaliers dans la grande procession des Dionysies : « ...dans sa marche (la procession), il est accompagné de la cité tout entière, prêtres, magistrats, cavaliers, citoyens, rangés par tribus et par dèmes ».

Pour la procession des Eleusines, Polybe donne la description de ce qu'était une ἀπάντησις : « Le lendemain, le roi avec les Romains et les Archontes des Athéniens, monta (du Pirée) vers la ville, dans le plus pompeux appareil ; non seulement les magistrats avec les cavaliers, mais tous les citoyens avec leurs enfants et leurs femmes allèrent à sa rencontre » (Polybe XVI, 25, 3 et suiv.). Il s'agit de la rentrée du roi Attale dans Athènes et des honneurs qui lui furent rendus en cette circonstance.

La façon dont s'exprime Polybe prouve que la présence de la cavalerie à côté des magistrats était la règle dans les cérémonies de ce genre.

Le recrutement de la cavalerie appartenait aux deux chefs qui commandaient ce corps, les hipparques. C'était là, comme le dit Xénophon, une des attributions les plus importantes de ces officiers. Dans son livre sur l'Hipparque, il appelle, dès les premiers mots (Hipparch, I, 2 et suiv.), l'attention sur ce point : « Avant tout, il te faut demander aux dieux, par un sacrifice, de t'accorder les pensées, les paroles, les actions propres à rendre ton commandement le plus agréable aux dieux, le plus bienveillant, le plus glorieux, le plus utile pour toi-même, pour tes amis, pour l'Etat. Les dieux devenus favorables, tu t'occuperas de recruter des cavaliers ; tu veilleras à ce que l'effectif fixé par la loi soit complet, et, qu'une fois complet, il ne diminue pas, ce qui arrivera si on ne recrute pas de nouveaux cavaliers ; car, nécessairement, les uns devront se retirer, arrivés à la vieillesse, les autres feront défaut pour d'autres raisons ».

D'après Hermann, les cavaliers enrôlés par un hip-

parque, ne sont engagés que pour l'année pendant laquelle cet hipparque est en charge ; une fois cette année terminée, les cavaliers sont libres ; le nouvel hipparque doit reconstituer à nouveau le corps des cavaliers ; il le fait, il est vrai, en grande partie avec les éléments déjà existants.

Pour A. Martin, les hipparques, qui ne sont nommés que pour un an, n'ont pas, chaque année, à reconstituer à nouveau le corps des cavaliers : compléter les effectifs, maintenir ces effectifs complets, voilà à quoi se réduit la tâche de l'hipparque. Le service de la cavalerie aurait été continu ; quand un citoyen a été enrôlé dans la cavalerie par un hipparque, il y reste, même quand cet hipparque est sorti de charge ; il appartient à ce corps et il y fait, sauf des cas exceptionnels, tout son temps du service militaire.

La loi sur le recrutement de la cavalerie est citée par Xénophon, qui en fait connaître deux dispositions, l'une concernant le chiffre de l'effectif, ὁ κατα νόμον ἀριθμός (Hipparch. I, 2), l'autre établissant que les cavaliers doivent être pris parmi les citoyens les plus riches et les plus robustes τοὺς δυνατωτάτους καὶ χρήμασι καὶ σώμασιν (Hipparch. I, 9 et suiv.).

Cette loi est évidemment de l'époque où la cavalerie a été réorganisée ; ce qui le prouve d'une façon certaine, c'est la clause relative à l'effectif ; Xénophon n'a en vue que l'effectif de mille cavaliers (Hipparch. IX, 3) : « Τό πᾶν ἵππικόν ἐκπληρωθῆναι εἰς τοὺς χιλίους ἵππείας »

Il semble d'abord que les mots οἱ δυνατώτατοι χρήμασι, ne se trouvaient pas dans la loi de Solon. En effet, les δυνατώτατοι τοῖς χρήμασιν ne peuvent être que les citoyens de la première classe, les pentacosiomédimnes, tandis que les cavaliers ne sont que les citoyens de la deuxième classe. Il est certain cependant que ce sont les citoyens les plus riches qu'on trouve toujours enrôlés dans la cavalerie. On peut citer Cimon surtout et Alcibiade. Pour résoudre cette difficulté, Martin attribue le sens suivant à la division des classes instituée par Solon :

« Tous ceux qui ont une fortune minimum de 500

médimnes de revenu sont dans la première classe et peuvent être triérarques; tous ceux qui ont une fortune minimum de 300 médimnes de revenu sont dans la deuxième classe et peuvent être cavaliers; mais ce ne sont pas seulement ces derniers qui peuvent être cavaliers ; au point de vue de prestations publiques, ce chiffre de 300 médimnes est un minimum ; ceux qui ont moins sont exemptés de la prestation qui est la cavalerie, comme ceux qui ont moins de 500 médimnes sont exemptés de la prestation, qui est la triérarchie; quant à ceux qui possèdent ce minimum, ils y sont soumis, quel que soit d'ailleurs le chiffre de leur fortune, qu'ils aient 300, 500 médimnes ou plus encore, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à la deuxième ou à la première classe, de la même façon qu'on peut enrôler comme hoplites, non seulement les citoyens qui ont de 150 à 299 médimnes de revenu, c'est-à-dire les citoyens de la troisième classe, mais tous ceux qui ont une fortune, quelle qu'elle soit, supérieure à 150 médimnes, c'est-à-dire tous les citoyens appartenant aux trois premières classes » (Martin, *Les cavaliers athéniens*, p. 311 et 312).

Schömann dit : « Le service dans la cavalerie n'était imposé qu'aux citoyens de la première et de la deuxième classes » (Griech. Alt., p. 451).

Or, en résumé, ce sont les hipparques qui, avec l'aide des phylarques, choisissent les citoyens qui leur semblent propres au service de la cavalerie. Chaque année, les deux hipparques qui entrent en charge constituent à nouveau le corps des cavaliers, mais ils le font avec les éléments déjà existants ; c'est ainsi que les Athéniens ont pu rester très longtemps dans la cavalerie, faire même dans cette arme tout leur service militaire. La loi sur le recrutement, citée par Xénophon, n'est pas l'ancienne loi de Solon ; elle a été rédigée lorsque la cavalerie a été réorganisée, au milieu du cinquième siècle. Cette loi fixait l'effectif de la cavalerie à mille hommes ; elle ordonnait de les prendre parmi les citoyens les plus riches et les plus robustes ; cette loi ne faisait que généraliser, qu'étendre une pratique déjà en usage ; d'après la loi de Solon, les cavaliers pouvaient être pris non seu-

lement dans la deuxième, mais même dans la première classe, comme les hoplites étaient pris non seulement dans la troisième, mais dans la deuxième et dans la première classe ; la loi nouvelle ordonna seulement de prendre les cavaliers parmi les riches ; peut-être même fixait-elle un minimum de fortune ; en tout cas, la deuxième classe, avec un cens, un *τιμήμα* déterminé, subsista longtemps encore, sous le nom de *ἱππᾶς*. On voit ainsi le rapport qui unit la classe sociale et le corps militaire des cavaliers ; la classe sociale est instituée pour déterminer parmi les citoyens athéniens ceux qui pouvaient être appelés à servir dans la cavalerie ; elle indiquait la fortune minimum que devait posséder un citoyen pour être cavalier ; tous ceux qui avaient ce minimum, qu'ils fussent de la deuxième ou de la première classe, pouvaient être enrôlés.

L'on peut être riche, avoir le cens exigé et cependant être dans l'impossibilité de servir ; le citoyen riche qui n'est pas valide est tenu, puisqu'il ne peut pas contribuer de sa personne, de contribuer de ses biens, *λητουργεῖ χρήμασι* ; il arme, il monte à ses frais des citoyens pauvres qui combattront à sa place ; enfin, on peut encore avoir recours à lui pour les diverses dépenses qu'exige le service de la cavalerie.

Pour qu'un cavalier fut réellement incorporé dans la cavalerie, une condition était indispensable : c'est d'avoir été examiné par le Conseil, c'est d'avoir subi la *dokimasie* ; l'hoplite, au contraire, était *ἀδοκίμαστος* (Lysias, XV, 7).

Le cavalier avait à subir deux fois la *dokimasie* (Dumont, Ephébie, p. 28) : une première fois devant les gens de son dème, quand il a dix-huit ans, quand il devient citoyen ; une seconde fois, devant le Conseil, quand il entre dans la cavalerie. Cette *dikimasie* par le Conseil était une condition indispensable imposée par la loi. « Le Conseil », dit Xénophon (Hipparch., I, 8), « doit s'occuper de la cavalerie avec les hipparques et les pylarques ».

Le Conseil examine le cavalier et passe l'inspection des chevaux.

Pour Martin (Les cavaliers athéniens, p. 330), le cavalier subissait devant le Conseil un examen portant sur son corps. Puisque la loi ordonnait de prendre les plus robustes, le Conseil devait voir si cette prescription avait été observée. Or, pour Martin, sur ce point, le Conseil pouvait réformer la décision de l'hipparque, annuler son choix. Il examinait aussi si le cavalier était riche, s'il possédait la fortune fixée par la loi ; mais, sur cette question, c'étaient les tribunaux qui prononçaient en dernier ressort.

L'inspection des chevaux par le Conseil était très sérieuse : Xénophon indique un examen minutieux (Econom. IX, 15). Quand les chevaux avaient quelque défaut, qu'ils étaient trop vieux, trop faibles, etc., on les marquait sur la mâchoire d'un signe qui figurait une roue et qui était appelé *τροσίπιον*.

Le droit de réformer un cheval, de l'exclure pour toujours de la cavalerie en le marquant à la mâchoire, n'appartenait qu'au Conseil, ou, si l'on veut, au Conseil assisté de deux hipparques, mais non aux hipparques seuls.

La *κατάστασις* était, comme l'aes équestre à Rome, une somme d'argent que le citoyen nouvellement incorporé dans la cavalerie recevait pour se monter ; seulement à Rome cet argent était définitivement donné au cavalier ; dans Athènes il n'était que prêté (Pastoret : Histoire de la législation, VII, p. 292). La *κατάστασις* était restituée par le cavalier qui sortait du service et remise à celui qui le remplaçait. Une fois enrôlé dans la cavalerie, on y restait d'ordinaire assez longtemps ; donc on jouissait assez longtemps de l'intérêt de la *κατάστασις*. Intérêt qui, dans l'antiquité, avait un taux assez élevé. En même temps, il n'y avait pas là une charge bien lourde pour l'Etat ; il avait fallu faire l'avance une fois, quand la cavalerie fut réorganisée au milieu du cinquième siècle ; depuis l'Etat n'avait rien à déboursier, il ne perdait que l'intérêt de l'argent avancé.

La *κατάστασις* existait non seulement à Athènes, mais également à Sparte et à Corinthe.

A Sparte, c'étaient les citoyens riches qui étaient obligés d'acheter et d'entretenir un cheval qui, au moment de la campagne, sera monté par un citoyen désigné à cet effet (Gilbert Gustav, p. 79, Handbuch der Griechischen Staat Salterhümer Ester Band, Der Staat der Lakedaimonier und der Athener, 1 vol. in-8°, Leipzig, Fenbner, 1881 ; Zweiter Band, 1885).

A Corinthe, c'étaient les veuves et les orphelins riches qui devaient fournir l'argent nécessaire à l'achat et à l'entretien des chevaux de la cavalerie (Cic. Répub., II, 20).

A Rome, plus tard, le trésor public avait fourni l'argent pour l'achat des chevaux, mais l'argent nécessaire à leur entretien était fourni par les veuves et les orphelins (Cic. Loc. Land; Tite-Live, I, 43).

Donc, à Athènes, c'est l'Etat lui-même qui donne l'argent pour l'achat et pour l'entretien des chevaux ; il paie à la fois la *κατάστασις* et le *σῆτος ἵππους* ; il est vrai qu'une partie de cet argent est fournie régulièrement par les citoyens riches qui sont invalides ; irrégulièrement aussi par les riches qui ne veulent pas servir dans la cavalerie ; mais les veuves et les orphelins sont exempts de cet impôt.

La *κατάστασις* se rattache étroitement à la dokimasie : les cavaliers ont à subir un examen devant le Conseil ; si cet examen est favorable, ils sont établis cavaliers, et aussitôt ils reçoivent de l'Etat un secours pour s'équiper et se monter (Bekker. Ancetd. I, 270). La valeur de cette somme avancée au cavalier, qui constituait la *κατάστασις*, était à Rome de 10.000 as (1.000 fr.). C'est une somme assez considérable, mais le cavalier romain avait à acheter deux chevaux : un pour lui, un autre pour son valet (voir Lange, Loc. land) ; les cavaliers athéniens sont dans le même cas ; ils ont toujours avec eux un valet qui doit être monté. D'après Isée, un cheval pour la cavalerie aurait coûté 300 drachmes. On ne sait pas si la *κατάστασις* était égale ou dépassait cette somme ou le double de cette somme.

Le cavalier athénien, outre la *κατάστασις* qui lui était payée à son entrée au service pour acheter un cheval, recevait tous les ans une indemnité pour l'entretenir, *σίτος ἵππους*.

Cette solde n'était donnée qu'à des troupes en campagne.

Mais les cavaliers recevaient une solde, même en temps de paix, pour l'entretien des chevaux. Xénophon indique très clairement que les cavaliers recevaient une solde en temps de paix, et il évalue la dépense qui en résultait pour l'Etat à un chiffre rond de 40 talents (Hipparch, I, 19).

Démosthène, énumérant, dans un de ses discours, les principales dépenses de l'Etat pour des services réguliers, cite la cavalerie comme un de ces services (C. Timoc, XXIV, 97).

La solde du cavalier a été tantôt le double, tantôt le triple et même le quadruple de la solde de l'hoplite. Dans Athènes, elle était en général le triple. Ainsi, dans le traité conclu en 420 entre Athènes d'une part, Argos, Elie et Mantinée de l'autre, on fixe la solde de l'hoplite à trois oboles d'Egine, celle du cavalier à six oboles ou un drachme (Thuc, V, 47, 9). Démosthène fixe la solde des troupes qu'il propose d'envoyer contre Philippe à dix drachmes par mois pour l'hoplite, à trente pour le cavalier (Philip, I, 28).

La mention de cette solde de la cavalerie, sous le vocable significatif de *σίτος ἵππους*, se trouve sur plusieurs documents épigraphiques dont le plus important est une inscription du Musée du Louvre datée de l'archontat de Glaukippos (ol. 92, 3, 410, 9).

Les noms des citoyens des trois premières classes sociales qui sont soumis au service militaire se trouvent inscrits dans le catalogue militaire, qui contient ainsi les noms de tous ceux qui ont dix-huit à soixante ans; il y avait un registre militaire par tribu; il comprenait en réalité deux catalogues: celui des hoplites qui était tenu par le taxiarque (Lys, XIII, 79; XV, 5) et celui des cavaliers qui était tenu par le phylarque.

Chaque année, les taxiarques devaient faire le catalogue de la classe qui arrivait à dix-huit ans et annuler le catalogue de la classe qui venait de finir ses soixante ans ; ils devaient aussi effacer le nom de ceux qui venaient à mourir. Enfin, quand un Athénien passait du corps des hoplites dans celui des cavaliers, le taxiarque l'effaçait du catalogue des hoplites et le phylarque l'inscrivait sur celui des cavaliers (Lys. XV, 5). Ces catalogues étaient inscrits, comme du reste le *ληξιαρχικόν γραμματεῖον*, sur ces planches blanchies à la craie qu'on appelait *σανίδες*, et qui étaient d'un usage fréquent dans Athènes.

Les registres publics n'avaient pas, dans Athènes, une grande autorité ; on ajoutait une foi plus grande aux listes dressées par les phylarques qu'aux catalogues militaires sur lesquels le premier venu pouvait inscrire ou effacer les noms qu'il voulait (Lysias, XVI, 7).

Pour lever les troupes, il y avait deux systèmes : ou bien l'on prenait un certain nombre de classes complètes, ou bien les stratèges choisissaient, parmi les classes qui étaient désignées par le décret du peuple, le nombre de soldats fixé pour la levée (G. Gilbert : *Beitrag*, p. 51 ; *Handbuch*, p. 301). Avec le premier système, *στρατεία ἐν τοῖς ἐπωνύμοις*, il était seulement nécessaire d'indiquer au moment de la levée les éponymes des classes qu'on voulait appeler. Avec le second, *στρατεία ἐν τοῖς μέρεσιν* il fallait dresser des catalogues sur lesquels on inscrivait les noms de tous ceux qui devaient partir. Cependant, même avec le premier système, on devait ensuite dresser aussi un catalogue, ne fût-ce qu'une copie du *ληξιαρχικόν γραμματεῖον*, pour que les stratèges pussent contrôler si tous les hommes qui faisaient partie du contingent appelé étaient présents sous les armes.

Il y avait naturellement un catalogue pour les hoplites, dressé par les taxiarques, et un autre pour les cavaliers, dressé par les phylarques. Dans les cas d'une levée *ἐν τοῖς μέρεσιν*, les stratèges avec les taxiarques, les hipparques avec les phylarques, étaient chargés de confectonner les catalogues ; on pouvait ainsi former plus

facilement une armée d'élite. C'est ainsi que l'on fit, par exemple, pour l'armée que Nicias, Alcibiade et Lamachos conduisirent en Sicile (Thuc. VI, 4 ; Isocr. XVI, 29).

La levée réglée, le catalogue arrêté, il y avait avant la convocation, avant le départ des troupes, une réunion dans les demeures.

On y réglait certaines questions relatives à la campagne qui allait s'ouvrir, l'on venait en aide aux citoyens pauvres ; la solde fournie par l'Etat n'était pas toujours suffisante pour couvrir les frais d'une entrée en campagne ; c'était aux riches à aider les pauvres, à leur donner ce qui leur manquait ; tantôt on complétait l'armement (Lys., XX, XI, 15), tantôt on donnait de l'argent.

La cavalerie n'a pu qu'assez tard prendre part aux expéditions lointaines ; le transport des chevaux, à de grandes distances surtout, présentait de sérieuses difficultés.

C'est seulement dans les premières années de la guerre du Péloponèse que les Athéniens commencèrent à se servir des vaisseaux disposés pour le transport des chevaux, νῆες ἱππαγωγοί ou ἱππηγοί. La flotte que Périclès conduisit, en 430, ravager les côtes du Péloponèse, portait quatre mille hoplites athéniens et trois cents cavaliers sur des vaisseaux qui étaient destinés au transport des chevaux et qui furent faits alors pour la première fois avec de vieux vaisseaux (Thuc. II, 56).

Après 430, on voit assez fréquemment la cavalerie prendre part à des expéditions au delà des mers. En 425, les Athéniens envoient Nicias sur le territoire de Corinthe ; le corps expéditionnaire comprenait deux mille hoplites athéniens et deux cents cavaliers (Thuc, IV, 42, 1). Ceux-ci eurent une part importante dans le combat de Solygeia ; c'est leur intervention qui amena la victoire (Thuc, IV, 44, 1).

Dans cette magnifique armée que Nicias, Alcibiade et Lamachos conduisirent contre Syracuse, il n'y avait qu'une seule galère ἱππηγός ; elle portait trente cavaliers avec leurs chevaux (Thuc. VI, 43). Plus tard, sur les

vives instances de Nicias, on fit partir deux cent cinquante cavaliers avec leur équipement, mais sans les chevaux ; ils devaient se les procurer sur place (Thuc. VI, 74, 1 ; 94, 3). On a vu que le manque de cavalerie constitua dès le premier jour une infériorité irrémédiable pour les Athéniens, et fut une des causes du désastre.

Pour la cavalerie, chacune des dix tribus fournissait un escadron (φυλῆ), de cent hommes, qui était commandé par un phylarque ; le commandement général était entre les mains de deux officiers supérieurs, les hipparques.

Comme les stratèges et les taxiarques, les hipparques et les phylarques sont élus par le peuple à mains levées (Philipp. 1, 26) (Pollux. VIII, 94) (Photios « ἵππαρχοι ») (Lysias XVI, 8) (Dém. C. Mid. 171) (Aristoph. Aves, 799) (Xén. Banquet, 1, 4) (Eschine, C. Ctés 13) (Aristote, Polit. III, 2, 9 [1277 b. et suiv.]).

Dans la hiérarchie des honneurs, l'hipparque vient immédiatement après le stratège. En temps de guerre, l'hipparque était sous les ordres du stratège : c'est, par exemple, Phocion, stratège, qui donne l'ordre qu'on envoie en Eubée ceux des cavaliers qu'on a laissés dans Athènes (Dém. c. Midias, 164). Il semble, au contraire, qu'en temps de paix l'hipparque ait eu une situation plus indépendante ; dans toutes les affaires qui sont de son ressort, il agit de lui-même ; il semble n'être subordonné qu'à une seule autorité, celle du Conseil, qui, comme on l'a vu, a un droit de haute surveillance sur la cavalerie.

Un des actes les plus importants de l'hipparque est le recrutement de son corps. Chaque année, en entrant en charge, cet officier constitue à nouveau sa cavalerie ; il n'a le plus souvent qu'à admettre dans le corps en formation les soldats qui composaient la cavalerie de l'ancien hipparque. Mais souvent aussi les effectifs sont trop faibles, il faut les compléter au chiffre fixé par la loi : c'est l'hipparque qui agit seul ici. Le Conseil a un droit de surveillance et de contrôle sur les choix de

l'hipparque, mais son pouvoir se borne à constater que la loi a été observée.

« L'autorité de l'hipparque s'exerce », dit Socrate (Xén. Mém. 3, 2), « sur les cavaliers et sur les chevaux ; il doit apporter tous ses soins à composer une bonne cavalerie, à rendre hommes et chevaux meilleurs. τοὺς ἵππους καὶ τοὺς ἱππέας βελτίονας ποιῆσαι » (Xén. Mém. III, 3 et 5).

Socrate indique également à l'hipparque ce qu'il doit faire; il ne faut pas pour le choix des chevaux qu'il s'en repose absolument sur les cavaliers; il faut que lui-même examine les bêtes, qu'il voie si elles ont des défauts, si ces défauts peuvent être corrigés. Il doit aussi s'occuper de l'instruction des hommes ; il faut que ceux-ci sachent sauter à cheval, manœuvrer sur les terrains difficiles, lancer le javelot.

Un hipparque doit savoir se faire obéir et, pour cela, il a deux moyens, la parole et l'ascendant qu'un chef capable, réellement supérieur à ses hommes, exercera nécessairement sur eux; il faut donc qu'il sache parler; un hipparque muet n'est pas pour commander la cavalerie athénienne.

Ce chapitre des Mémorables est le résumé des vues que Xénophon développera plus tard dans son traité sur l'Hipparque, ouvrage qui appartient à la dernière période de sa vie. Dans ce traité, Xénophon reprend la plupart des recommandations qu'il a mises dans la bouche de Socrate, mais en entrant dans de plus longs détails; c'est ainsi qu'il indique des procédés, dont lui-même a éprouvé l'efficacité, pour rendre plus durs les sabots des chevaux; il montre les précautions à prendre pour marcher sur les différents terrains; il insiste surtout sur les moyens à employer pour rendre la cavalerie brillante dans les processions et utile dans la guerre.

L'hipparque doit être le meilleur cavalier de sa troupe (Hipparchi., tout le chap. VI); dans tous les exercices difficiles, c'est lui qui doit donner l'exemple; c'est par là qu'il inspirera confiance à ses hommes et pourra obtenir d'eux de la soumission. Il faut surtout que, par

des discours (Hipp., I, 24), il prenne la peine de leur faire connaître tous les bons effets qui résultent de l'obéissance et de la discipline, et que, dans la pratique, chaque fois que l'occasion se présente, il leur montre combien d'avantages le bon ordre assure à ceux qui l'observent et combien de maux arrivent à ceux qui ne l'observent pas.

L'hipparque, étant donné l'esprit indiscipliné des classes supérieures, telles que les classes des hoplites et des cavaliers, doit procéder par les moyens indiqués par Xénophon : par la persuasion, par la douceur, bien souvent même par la tolérance, en fermant les yeux sur bien des irrégularités.

« A l'origine, on trouve dans la cavalerie athénienne, un corps de 96 cavaliers commandé par un seul hipparque chargé du commandant général de la cavalerie » (Martin : Les cavaliers athéniens, p. 380).

« Quand, au cinquième siècle, on a organisé un corps de 1.000 cavaliers, on a eu une division en 10 escadrons, division fournie par les 10 tribus ; chacun de ces escadrons est commandé par un officier, le phylarque. »
« Au-dessus des 10 phylarques, il y avait deux hipparques, qui étaient chargés du commandement général de la cavalerie ». (Martin : Les cavaliers athéniens, p. 381).

La cavalerie est divisée régulièrement en deux corps de cinq escadrons ; chacun de ces corps est commandé par un hipparque (Photios : ἵππαρχοι δύο ἦσαν οἱ τῶν ἱππέων διελόμενοι τὰς φυλάς ἑκατέρως ἀνά πέντε »).

En effet, sur le champ de bataille, le rôle de la cavalerie est surtout de protéger les flancs de l'infanterie ; il fallait donc qu'elle fût divisée en deux corps pour défendre chacune des deux ailes.

L'hipparque était contrôlé par le Conseil.

Pour Martin, les hipparques étaient responsables et ils devaient rendre leurs comptes quand ils sortaient de charge.

C'était l'hipparque qui représentait la cavalerie, et qui en défendait les intérêts. Une affaire dans laquelle il intervient fréquemment, c'est le règlement de la solde.

« Les hipparques avaient aussi l'administration de la caisse commune des cavaliers » (Martin: Les cavaliers athéniens, p. 382).

Les hipparques de l'Archontat d'Anaxicratès en 307, furent l'objet de distinctions honorifiques. Une couronne avait été décernée à ces deux magistrats par le peuple.

Les hipparques pouvaient être envoyés hors d'Athènes, dans ces colonies appelées clérouchies, que les Athéniens constituèrent surtout à partir du cinquième siècle.

Pour P. Foucart : L'hipparque athénien n'avait pas à gouverner les clérouques, mais à commander aux cavaliers athéniens en garnison dans l'île, et ceux-ci devaient, non pas maintenir les colons, mais les protéger. La solde de ces cavaliers était à la charge des clérouques.

En dehors de la cavalerie, on ne trouve guère l'action de l'hipparque ; il exerce, comme dit Pollux (VIII, 94, ἐπιμελούνται τῶν πολέμων) une magistrature purement militaire.

Mais l'hipparque, même en temps de paix, avait un service très actif et très en vue ; il commandait une troupe composée des jeunes gens les plus distingués de la cité (Dinarque, III, 12 : « Ἱππαρχικῶς ἀνδρῶν καλῶν καὶ ἀγαθῶν »).

Il n'y a presque pas de fête sans défilé de cavaliers ; ils font partie de la πομπή ; ils en sont l'ornement le plus brillant. Une bonne part du prestige qui environne le corps entier, revient naturellement à celui qui le commande ; quel plaisir de caracoler à la tête de cette brillante jeunesse, d'attirer sur soi seul les regards de la foule.

Le rôle de l'hipparque est moins élevé, moins important que le rôle du stratège ; il avait cependant un éclat, un prestige, qui faisaient de cette charge une fonction très enviée. Les charges de stratège et d'hipparque sont des charges aristocratiques. Elles étaient données surtout à des citoyens des premières classes.

Si l'hipparque a la direction générale de la cavalerie, ce sont les phylarques qui sont chargés des détails de

l'administration; ils assistent l'hipparque dans l'opération du recrutement; ils dressent le catalogue de leur tribu; ils ont un rôle actif dans les levées. Un des soins les plus importants des phylarques est l'instruction des cavaliers. Le poète comique Mnésimaque les représente sur l'Agora, près des Hermès, exerçant leurs hommes à monter à cheval. Xénophon recommande à l'hipparque de savoir se faire de bons collaborateurs des phylarques (Hipparch., I, 8).

Les phylarques interviennent avec les hipparques pour faire payer aux cavaliers la solde qui leur est due; en revanche la loi leur donne le pouvoir de forcer les cavaliers à avoir l'équipement réglementaire (Hipparch., I, 22 et 23).

D'après Xénophon, l'hipparque doit savoir lancer le javelot, il doit aussi forcer les phylarques à se livrer le plus souvent possible à cet exercice (Hipparch. 1, 25). C'est à l'amour-propre, à la φιλοτιμία, du phylarque, que l'hipparque doit s'adresser pour avoir des escadrons bien équipés (Hipparch. 1, 25).

Après le quatrième siècle, la cavalerie étant admise à concourir, on institue pour elle, dans l'ἄγών ἵππικός, deux sortes de concours: un pour les simples cavaliers, ἐπὶ τῶν ἱππέων; un pour les phylarques, ἐκ τῶν φυλάρχων. Ces courses des cavaliers et des phylarques sont presque toujours à cheval monté; aux phylarques seuls il est attribué des courses ἐν ὅπλοις (en armes).

Xénophon indique dans les réformes proposées pour rendre les manœuvres de la cavalerie plus rapides, plus efficaces dans les combats, l'institution, après les phylarques, des décadarques, dont l'existence n'est indiquée par aucun autre texte.

Les cavaliers à Athènes n'étaient pas un corps permanent. Ils étaient seulement plus souvent convoqués que les autres. Ces convocations fréquentes avaient pour but de créer entre les jeunes gens qui composaient le corps de cavaliers, un véritable esprit de corps. Ces convocations fréquentes, imposées aux cavaliers, étaient encore une des raisons qui obligeaient de n'enrôler dans

ce corps que des citoyens aisés, ayant la libre disposition de leur temps.

La cavalerie athénienne conserva longtemps l'organisation qu'elle reçut lorsque l'effectif en fut porté à 1.000 hommes, au milieu du cinquième siècle. A l'époque où Xénophon composa l'Hipparchicos, cet effectif ne comprenait pas encore de mercenaires : il en comprenait quand Démosthène prononça la première Philippique.

En 306, le nombre des tribus fut porté de dix à douze (Gilbert G. Handb., p. 190). On ne sait pas si le corps des cavaliers fut porté alors à 1.200 hommes. Plus tard, en 278, le contingent que les Athéniens envoyèrent aux Etoliens, pour repousser l'invasion gauloise, comprenait 500 cavaliers, et seulement 1.000 fantassins d'élite.

« Ces troupes assistèrent au combat des Thermopyles, où l'invasion des barbares fut arrêtée; c'est la dernière bataille où nous trouvons mentionnée la présence de la cavalerie athénienne, dont l'action fut nulle dans cette bataille à cause du terrain. » (Martin: Les cavaliers athéniens, p. 418).

Or, à cette époque, l'organisation militaire des Athéniens avait subi des modifications ; à la place des hoplites on a les *ἐπίλεκτοι*, des soldats d'élite.

La cavalerie eut, à peu près à la même époque, un corps d'élite analogue aux *ἐπίλεκτοι* : ce sont les Tarentins.

L'armée avec laquelle Antigone bat Eumène dans la Cabiène, en 317, comprenait 28.000 fantassins, 10.400 cavaliers et 65 éléphants (Droysen, Histoire de l'Ellén., II, 262. Diod., XIX, 28). Parmi ces cavaliers, il y avait un corps de 2.300 Tarentins, venus, dit Diodore (Diod., XIX, 29, 2) d'au delà des mers. Un peloton de 100 de ces Tarentins formait la garde du fils d'Antigone, Démétrius (Diod., XIX, 295). A partir de cette époque, on trouve assez souvent la mention de ces cavaliers d'élite (Diod., XIX, 39, 2, 82, 2. Polybe, IV, 77, 7; XI, 12, 6; 13, 1; XVI, 18, 7). Polyen (Polyoeni Strategicon (édit. Wolflin), III, 7) raconte que lorsque le tyran Lacharès s'enfuit de l'Acropole d'Athènes, où l'assiégeait Démétrius, il fut

vivement poursuivi par les cavaliers tarentins; il se mit à laisser tomber des dariques sur le chemin, et les Tarentins descendaient de cheval pour les ramasser, ce qui ralentit leur poursuite et permit à Lacharès de s'échapper.

Or, à cette époque, une double réforme paraît être faite. La première fois les phylarques ont été remplacés par les tarentinarques. Le seconde fois, la réforme a atteint le corps lui-même.

L'expression *Ταραντιναρχία* se trouve dans les traités de tactique militaire et dans les lexicographes; elle désigne un commandement, un grade dans le corps des cavaliers; la première division tactique est l'*ἴλη*, qui comprend soixante-quatre cavaliers, et qui est commandée par l'*ἵλαρχος*; au-dessus est l'*ἐπιλαρχία* qui comprend deux *ἴλαι*, soit cent vingt-huit cavaliers. La *Ταραντιναρχία* comprend deux *ἐπιλαρχίαι*, soit deux cent cinquante-six cavaliers; l'*ἵππαρχία* comprend deux *ταραντιναρχίαι* soit cinq cent douze cavaliers; l'*ἐφιππαρχία* comprend deux *ἵππαρχίαι*, soit mille vingt-quatre cavaliers; le *τέλος* comprend deux *ἐφιππαρχίαι*, soit deux mille quarante-huit cavaliers; enfin l'*ἐπίταγμα* comprend deux *τέλη*, soit quatre mille quatre-vingt-seize cavaliers. (Arrien : Tactique XVIII Led-Hercher-Eberard, p. 119). (Suidas, *ἐφιππων ὀνόματα*).

Or, au milieu du deuxième siècle, les phylarques sont remplacés par les tarentinarques qui ont été substitués aux phylarques comme commandants de l'escadron.

D'après Arrien, il y aurait deux sortes de Tarentins : les uns, au champ de bataille, ne font que lancer des traits; les autres, après avoir lancé leurs traits, en viennent aux mains avec l'infanterie. (Tactique, IV, 5 et suiv.). Cette explication d'Arrien se trouve aussi dans Suidas (voir *ἵππική*) et d'autres auteurs (Martin: Les cavaliers athéniens, p. 422).

L'histoire militaire de la cavalerie athénienne ne com-

(1) Les mots *ἴλη ἵλαρχος ἐπιλαρχία*, *ἵππαρχία*, *ἐφιππαρχία ἐπίταγμα* sont portés par des divisions de l'armée grecque moderne.

prend guère plus d'un siècle. Jusqu'à Périclès, ce corps est trop peu nombreux pour avoir eu quelque action sur les champs de bataille; les cavaliers ne font guère d'autre service que celui d'éclaireurs ou même de messagers, comme à Platée (Hérodote, IX, 54). Deux cavaliers ont été tués à Tanagra en 447 (Pausanias, 1, 29, 6).

Après 445, Périclès organise un corps nombreux de cavaliers; et, quand la guerre éclate contre le Péloponèse, Athènes possède une cavalerie qui aura une action importante dans les combats, qui comptera comme un des éléments de sa puissance.

L'histoire militaire de la cavalerie athénienne ne commence donc en réalité qu'en 431, et elle finit sur le champ de bataille de Chéronée en 328, ou, si l'on veut, sur celui de Cranon en 322.

Après cette dernière défaite, il y a encore une cavalerie athénienne, comme il y a encore une Athènes. Mais le rôle militaire de l'une peut être considéré comme terminé, parce que le rôle politique de l'autre l'est aussi.

L'action de la cavalerie sur le champ de bataille ne paraît pas avoir été décisive. Ce qui décide de la victoire, c'est la lutte entre les fantassins, entre les deux corps d'hoplites; c'est plus tard seulement, quand un des deux partis est en fuite, que la cavalerie peut être utile, soit pour protéger la retraite de l'infanterie en cas de défaite, soit pour rendre la poursuite plus terrible en cas de victoire.

Le cavalier de l'antiquité n'a pas assez confiance en lui-même pour oser charger l'infanterie. A cette époque, on ne connaît ni l'étrier, ni le ferrage du cheval; aussi la mise en selle est-elle particulièrement difficile; une fois en selle, le cavalier est peu sûr de son assiette, et surtout une partie de sa force se trouve paralysée; il reste toujours assis; il ne peut se dresser, se raidir sur l'étrier au moment de frapper. Toutes ces imperfections expliquent aussi le mépris qu'en beaucoup de pays on eut longtemps pour une arme qui paraissait d'abord si redoutable et qui n'avait pas d'action sur le champ de bataille pour décider de la victoire.

Le pays où l'on affectait le plus ce mépris pour la cavalerie était Sparte. Ce sentiment de mépris pour la cavalerie se trouve très bien exprimé dans un passage du discours que Xénophon adresse à ses compagnons de l'armée des Dix-mille, après l'assassinat des stratèges, lorsqu'ils se trouvent sans chefs, sans guides, perdus au milieu de l'immense empire des Perses. Ce que les soldats craignent le plus, c'est la cavalerie de l'ennemi; il faut les rassurer à cet égard. « ...Jamais personne, en effet, n'a péri dans une bataille ni d'une morsure, ni d'un coup de pied de cheval; ce sont les hommes qui font les blessures. Suspendus sur leurs chevaux, eux, ils ont peur, non seulement de nous, mais aussi de tomber... » (Anabase, III, 2, 18 et suiv.). Ce sentiment de mépris commençait bien à s'affaiblir à l'époque où Xénophon prononçait ces paroles.

L'utilité de la cavalerie fut démontrée pendant les invasions des Lacédémoniens en Attique et surtout pendant le siège de Syracuse. Tandis que le reste de l'armée et toute la population sont obligés de s'enfermer dans Athènes, seuls les cavaliers tiennent la campagne: ils surveillent l'ennemi, le contiennent, profitent de ses négligences et de ses faux-mouvements.

Mais c'est surtout dans l'expédition de Sicile, pendant le siège de Syracuse, que la cavalerie prend une grande importance dans les opérations militaires.

Nicias, après le premier combat, où les Athéniens furent victorieux, voyant l'hiver approcher, et reconnaissant l'impossibilité de résister à la cavalerie ennemie (Thuc., VI, 70) se retire à Catane, avec l'armée, et de là il envoie une galère à Athènes pour demander de l'argent et des cavaliers (Thuc., VI, 71, 2).

La Galère arrive à Athènes, les demandes de Nicias sont accordées par le peuple (T., VI, 93, 4). 250 cavaliers avec 30 archers à cheval s'embarquent, emportant leur équipement, mais sans chevaux; ils devaient se les procurer sur place (Thuc., VI, 94, 3). A ces cavaliers s'en joignent d'autres que Nicias a pu lever à Egeste et

chez les Sicules; l'armée athénienne se trouve alors poséder un corps de 650 cavaliers (Thuc., VI, 98, 1).

Les Syracusains ont une cavalerie de 1.200 hommes (Thuc., VI, 70, 3).

Pendant le siège, à un moment du combat, la retraite se trouvait fermée à une partie de l'armée syracusaine, qui ne fut sauvée que par l'action vigoureuse de la cavalerie (Thuc., VI, 101 et 102).

Dans le premier combat, après l'arrivée de cavaliers que Nicias avait demandée, les Athéniens sont victorieux, parce que l'on se bat dans l'intervalle des murs, là où les Syracusains ne peuvent faire usage de leur cavalerie. Dans le deuxième combat, Gylippe conduit, cette fois, ses hoplites à une plus grande distance du mur; il place les cavaliers et les gens de trait sur le flanc des Athéniens, dans l'espace libre où finissaient les ouvrages des deux partis. Au milieu de l'action, la cavalerie, attaquant l'aile gauche des Athéniens, qui est devant elle, la met en fuite, ce qui entraîne la défaite de toute l'armée. Nous avons ici un exemple de l'intervention de la cavalerie dans le combat des hoplites, dans ce qui est l'action décisive.

Plus tard, pendant la retraite des Athéniens, les cavaliers syracusains ont une action décisive : « Pendant toute la marche, ils ne cessent de le harceler, en voltigeant sur les flancs, en le couvrant de traits (Thuc., VII, 78); ils l'empêchent de se disperser pour faire des vivres; et, comme les Athéniens n'ont pu emmener de bagages, chacun, même les hoplites et les cavaliers (Thuc., VII, 75, 5) a dû porter ses vivres; ainsi, la disette se fait bientôt sentir. Le quatrième jour, la route est fermée aux Athéniens; les Syracusains les ont devancés sur les hauteurs de l'Acréon-Lépas, qu'ils ont fortifiées. Après une lutte acharnée, les Athéniens doivent renoncer à forcer le passage; ils se dérobent par une marche de nuit. Mais la cavalerie syracusaine est bientôt sur leurs traces. Les Athéniens sont divisés en deux corps commandés l'un par Démosthène, l'autre par Nicias. Le corps de Démosthène, qui forme l'arrière-

garde, est attaqué le premier: la cavalerie a bientôt enveloppé et resserré sur un même point ce corps isolé (Thuc., VII, 81, 2). Démosthène se trouve enfermé dans un enclos d'oliviers, et les assaillants n'ont plus qu'à cribler de traits cette masse qui n'est pas en état de riposter. Les Athéniens résistent une journée entière ; ils sont enfin obligés de se rendre au nombre de six mille. La poursuite reprend aussitôt contre la division de Nicias; les Syracusains rejoignent ce général le lendemain et le somment de se rendre. Nicias refuse et remet l'armée en marche. Pendant toute la route, la cavalerie, les troupes légères, ne cessent de harceler les Athéniens et de les cribler de traits; ils se hâtent pour gagner le fleuve Asinaros: ils espèrent une fois au delà, échapper aux attaques continuelles des cavaliers et des troupes légères (Thuc., VII, 84, 2); ils comptent aussi apaiser leur soif; on sait comment le désordre se mit dans l'armée et le massacre qui s'ensuivit: l'armée était anéantie, une partie dans le fleuve, une partie sous les coups de la cavalerie (Thuc., VII, 85, 1).

Cette campagne des Athéniens en Sicile est, des plus importantes, pour l'histoire de l'art militaire dans l'antiquité. Elle montre quels changements s'étaient opérés depuis les guerres médiques. A Platée, les hoplites grecs, sans le secours d'aucune cavalerie, triomphent des Perses; ils ont pu être incommodés par la cavalerie ennemie, mais le succès n'a jamais été véritablement compromis. Autour de Syracuse, au contraire, les hoplites athéniens, supérieurs de beaucoup, comme instruction militaire (Thuc., VI, 69, 2; 72, 2; 91, 1 et 2), aux hoplites syracusains, remportent d'abord des victoires, mais ces victoires n'ont presque pas de résultats; ils finissent par être battus, et une des raisons principales de l'effroyable désastre qui anéantit cette magnifique armée, c'est qu'elle ne possédait pas de cavalerie pour protéger ses hoplites.

Une des dernières mentions que nous trouvons de la cavalerie athénienne se rapporte à la grande invasion gauloise de 272. La Grèce entière rassembla ses forces,

sous la direction des Etoliens, pour résister aux envahisseurs; les Athéniens envoyèrent toutes les galères qu'ils avaient en état de naviguer, 500 cavaliers et 1.000 fantassins (Pausanias, X, 20, 5). Le nombre des cavaliers était considérable pour l'époque; mais cette troupe ne put prendre part à l'engagement général qui eut lieu aux Thermopyles: le terrain était trop resserré pour permettre une action de la cavalerie (Pausanias, X, 21, 2). La Grèce institua les jeux Sotéria pour célébrer sa délivrance. On possède l'acte par lequel les Athéniens déclarèrent adhérer à cette institution; dans ce texte, il est fait mention du contingent qu'Athènes a envoyé contre les barbares, contingent comprenant des fantassins et des cavaliers (C. I. A., II, 323, 6, 12).

CONCLUSIONS

Venant du centre d'Asie, avec les migrateurs aryens, le cheval fut introduit en Grèce par les peuplades d'origine aryenne qui allèrent, les premières, s'établir en Grèce, et parmi lesquelles se trouvaient les Pélasges, les Doriens, les Ioniens...

Le cheval fait, dans la Grèce antique, l'objet d'honneurs divins et y sert au début attelé, puis, plus tard, monté.

Son élevage est fécond et abondant dans presque toutes les provinces grecques, mais surtout en Thessalie et Arcadie. Ses qualités sont incomparables. Aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix, le cheval rend de multiples services.

Dès l'époque homérique, jusqu'au début des guerres médiques, son usage est restreint; après les guerres médiques, la leçon donnée aux Grecs par la cavalerie de leurs ennemis, les oblige d'employer une cavalerie qui devient de plus en plus nombreuse, de plus en plus perfectionnée, pour atteindre son maximum à l'époque de Périclès.

En temps de paix, le cheval prend une place énorme et la plus belle, dans les processions, les concours et les courses.

L'attitude, la beauté, l'harmonie de ses lignes, font, du cheval, la monture des classes aristocratiques et l'admiration du peuple. Sa beauté physique inspire Phidias et ses élèves, qui l'éternisent sur la frise du Parthénon. C'est là qu'on admire aujourd'hui le modèle le plus parfait qui ait jamais existé du cheval arabe de Piétrement, ou du cheval asiatique de Sanson.

A Olympie, sur l'hippodrome, le cheval grec fournit

des exemples incomparables de résistance, d'intelligence et de docilité. A Athènes, dans les grandes fêtes, c'est la parade de la cavalerie qui attire le plus l'attention du peuple.

Les auteurs grecs de l'antiquité, parmi lesquels figure surtout Xénophon, donnent, dans leurs ouvrages, les conseils les plus utiles, non seulement pour les soins d'hygiène et de beauté à donner au cheval, mais aussi des règles pour le dresser, et faire apparaître, au plus grand degré, sa beauté physique aux parades et processions.

L'ignorance du fer, de l'étrier, l'achat et l'entretien du cheval très onéreux pour l'époque, font que, malgré toutes ses qualités, le cheval, sauf en Thessalie et surtout en Macédoine, n'a pas été considéré pendant très longtemps, comme pouvant apporter à l'homme une aide précieuse, surtout en temps de guerre. Plus tard cependant, le rôle stratégique de la cavalerie s'affirmera à nouveau.

Quoiqu'il en soit, le cheval a été étroitement associé à la civilisation grecque, à l'époque de sa plus haute prospérité.

Vu :

**LE DOYEN,
ROUSSY**

Vu :

**LE PRÉSIDENT,
LENORMANT.**

Vu et permis d'imprimer

**LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE,
CHARLÉTY.**

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDER. — Der Grossen Armée, dans l'Hermès, t. XII (1877), p. 226-252.
- ARISTOPHANE. — Les Grenouilles.
— Les Nuées.
- ARISTOTE. — Histoire des animaux. Avec la traduction française par Camus, 2 vol. in-4. Paris, 1783.
- BELOT. — Histoire des Chevaliers Romains, 2 vol. in-8°. Paris, 1866 et 1873.
- BEKKER. — Anecdotes.
- BLACHOS. — Τά τοῦ Πιπτοῦ ἐν Ἑλλάδι. Athènes, 1934.
- CALLIMAQUE. — Hymnes de Callimaque, le Cyrénéen, traduites du grec en vers latins, avec la version française, le texte et les notes, par Petit-Radel, 1 vol. in-8, 1808.
- CÉSAR. — Guerre des Gaules (IV-33).
- CICERON. — République.
- CURTIVS. — Histoire grecque, traduite de l'allemand sur la 5^e édition, par A. Bouché-Leclercq, 5 vol. in-8. Paris, 1880.
- DIODORE DE SICILE. — Bibliothèque historique, traduction par Fred Hoefer; 4 vol. in-8. Paris, 1851.
- DROYSSEN Joh.-Gust. — Histoire de l'Hellénisme, traduite de l'allemand (éd. 1877 et 1878 en 6 vol.) sous la direction de A. Bouché-Leclercq, 3 vol. in-8°. Paris, Em. Leroux, 1883-1885).
- DUMONT (Albert). — Essai sur l'éphébie attique, 2 vol. in-8°. Paris, Firmin Didot, 1875-1876.
- ESCHYLE. — Théâtre; traduction d'Alexis Pierron; 9^e édition; 1 vol. in-18. Paris, chez Charpentier, sans date.
- FOUCART (Paul). — Mémoires sur les colonies athéniennes au cinquième et quatrième siècles, dans les Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1^{re} série, IV, p. 323-413. Paris, 1878.

- GILBERT (Gustav). — Handbuch der Griechischen Staatsalterthümer, Ester Band, der Staat der Lakedaimonier und der Athener, 1 vol. in-8°. Leipzig Tenbner, 1881 (Zweiter Band, 1885).
- HERMANN (Karl-Friedrich). — De équitibus atticis, 1 vol. in-40. Marbourg, 1835.
- HÉRODOTE. — Les Histoires. Traduction par P. Giguet; 1 vol. in-18. Paris, 1860.
- HÉSIODE. — Œuvres complètes; traduction par Leconte de Lisle; 1 vol. in-8. Paris, 1869.
- HOMÈRE. — Œuvres complètes, traduction de P. Giguet, 9^e édition, 1 vol. in-18. Paris, 1869.
- HOUEL. — Histoire du cheval chez tous les peuples de la terre; 2 vol. in-8. Paris, 1848, 1852.
- LANGE (Ludwig). — Die Epheten und der Areopag vor Solon, 1 vol. in-8°. Leipzig, 1874.
- LARCHER. — Chronologie d'Hérodote.
- LYSIAS. — XV.
- MARTIN (Albert). — Les Cavaliers athéniens, 1886.
- MICHAELIS (Adolf). — Der Parthenon, 1 vol. de texte et 1 vol. de planches. Leipzig Breitkoff et Härtel, 1871.
- MOMMSEN (Théodore). — Histoire romaine, trad. Guerle, sept. vol. in-18. Paris, 1882.
- MOULÉ. — Le cheval d'armes et de guerre dans la Grèce antique. Bulletin de la Société Centrale de M. V., 1920, p. 400.
- PASTORET (le comte et le marquis de). — Histoire de la Législation, 11 vol. in-12. Paris, 1817-1837.
- PAUSANIAS. — Description de la Grèce, traduction, avec le texte grec collationné sur les manuscrits de la bibliothèque royale par Clavier; 6 vol. in-8. Paris, 1814-1821.
- PIÉTREMENT. — Les origines du cheval domestique, 1 vol. in-8. Paris, 1870.
- Les chevaux dans les temps préhistoriques, 1883.
- PINDARE. — Œuvres complètes; traduites par C. Poyard, 1 vol. in-8. Paris, 1853.
- PLUTARQUE. — Vies des hommes illustres, traduction par Alexis Pierron, 6^e édition, 4 vol. in-18. Paris, 1877.
- POLYBE. — Histoire générale, traduction par Félix Bouchot; 3 vol. in-18. Paris, 1847.
- SANSON. — Traité de Zootechnie, 1878.

SCHÖMANN (Geor. Frid.). — Griechische Alterthümer, 2 vol. in-8°, 3^e édition, Berlin, Weidmann, 1871, traduction française par C. Gabuski. Paris, 1884, le vol. I et la première partie du vol. II.

SERVIUS. — Commentaire sur Virgile.

STRABON. — Géographie, traduction par Amédée Tardieu ; 3 vol. in-8. Paris, 1867, 1873, 1880.

THUCYDIDE. — Histoire de la Guerre du Péloponèse; traduction par E. A. Bétant; 3^e édition; 1 vol. in-8. Paris, 1873.

TITE-LIVE. — XXX, VII, 40-42.

VIRGILE. — Géorgiques.

WILLAMOWITZ. — Möllendorff Ularic de, Ans Kydalten, dans les Philologische Untersuchungen. Berlin, Weidmann, 1 fasc., 1880.

— Abrechnung eines Boeotischen Hipparchen, dans l'Hermès, VIII, 1874, p. 431-444.

XÉNOPHON. — Œuvres complètes: traduction par Eugène Talbot, 3^e édition; 2 vol. in-18. Paris, 1873.

— Helléniques ou Histoire grecque.

— Hipparchicos, III, 1 et suiv.

— République des Lacédaimoniens, XI, 5.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
<i>Chapitre premier.</i> — Antiquité de l'usage du cheval chez les Aryens d'Asie Mineure. Introduction de ce cheval en Grèce	9
<i>Chapitre II.</i> — Antiquité de l'usage du cheval en Grèce.	21
Le cheval grec en Grèce, sa valeur par rapport aux chevaux d'Asie Mineure	23
L'équitation	24
Les courses en char et les courses à cheval	26
<i>Chapitre III.</i> — Buts de l'élevage du cheval en Grèce...	31
Les qualités du cheval grec; le cheval aux Jeux Olym- piques	31
Le cheval d'armes; manière de combattre des cava- liers grecs ;avantages et inconvénients des chars de combat	33
L'abandon des chars de guerre pour le cheval monté.	34
<i>Chapitre IV.</i> — Rôle et importance de la cavalerie grec- que avant et après les guerres médiques	37
Rôle avant et pendant les guerres médiques.....	37
La cavalerie à Sparte	39
Rôle après les guerres médiques	40
<i>Chapitre V.</i> — Le cheval grec au temps de Xénophon (445-355 av. J. C.)	43
Conformation du cheval grec destiné à la guerre....	45
Règles pour le dressage du cheval d'armes.....	49
<i>Chapitre VI.</i> — La cavalerie à Athènes.....	53
CONCLUSIONS	83
BIBLIOGRAPHIE	85

